

Le petit Babillard

À la recherche des traces du passé de nos villages. illustré

2,50€ euros

*Frais d'envoi, de distribution ou de mise à disposition inclus.

Une enfance en Charnie, du rire aux larmes

Une Charnie durable

Parmi les mots d'actualité, deux retiennent mon attention : commémoration et durable. En cette année du Centenaire de la Grande Guerre, le premier exprime le souhait que le souvenir des guerres ne s'oublie pas, le second dit l'espoir qu'elles ne se répèteront pas. Les Monuments aux Morts au cœur de nos villages et les cérémonies du Souvenir sont là pour ça, mais au fil du temps et des générations, chacun sait combien la mémoire est fragile et oublieuse. Aussi la Mission du Centenaire de 14-18 a-t-elle lancé en France une Grande Collecte d'archives privées et de souvenirs familiaux liés à ce qui aurait dû être la Der des Ders. Les organisateurs étaient sûrement conscients que la lutte contre l'oubli tient autant à une lettre jaunie que l'on relit, à une médaille oxydée que l'on tient entre ses doigts, aux souvenirs intimes et aux témoignages personnels, qu'aux stèles publiques et aux récits officiels



Vélos fleuris lors d'une fête à Blandouet.



La Grande Collecte

Et heureusement que depuis les tranchées où ils ont sacrifié leur jeunesse, nos Poilus ont écrit à leurs familles, dessiné leur quotidien sur des carnets et fabriqué des objets à l'aide de douilles ou de caisses de munitions. Pas de tweets, de selfies ou d'imprimante 3D à l'époque. Heureusement aussi que leurs familles leur ont envoyé lettres et colis, sans certitude que l'être aimé les ouvrirait...

Alors combien a-t-elle raison Martine Letourneur, vice-présidente de nos Ateliers d'histoire de la Charnie lorsqu'elle répond *NON* au reproche parfois entendu, chemin faisant à la rencontre de Charnéens : *Vous n'en avez pas marre de raconter votre vie ?* En écho, une commerçante, qui nous fait la gentillesse de diffuser le petit Babillard, me disait récemment : *Je ne téléphone plus pour les anniversaires de mes enfants ou quand je pars en vacances, je n'envoie plus de texto, j'écris des lettres, j'envoie des cartes postales, des choses qui restent...* Voilà pourquoi, à côté des indispensables monuments et commémorations du passé, nous continuons à recueillir, à partager et à transmettre ce qui a fait le quotidien des gens et d'un petit pays qui nous est cher. Chaque numéro du petit Babillard est certes un modeste recueil, mais c'est une pierre indispensable pour construire ensemble une Charnie durable.

* Bulletin municipal de Chemiré-en-Charnie, novembre 2014

Il n'y avait personne à passer dans la route *Saint-Denis d'Orques*

La peur du Noir... *Blandouet*

Je suis avec le cochon *Chemiré-en-Charnie*

On s'accroche alors aux chaînes du camion *Blandouet*

Une catastrophe aérienne *Chemiré-en-Charnie*

Le dimanche, il faut aller à la messe *Saint-Denis d'Orques*

Le viau qui n'a pas l'air ben. *Saint-Denis d'Orques*

Je me cramponnais aux gouttières *Chemiré-en-Charnie*

A l'insu de nos parents *Blandouet*

Je prenais mon pyjama sous le bras *Chemiré-en-Charnie*

La bonne humeur toujours de mise, une maison jamais vide *Chammes*

Nous avons même sursauté lorsqu'il a évoqué une fusillade *Blandouet*

Tout s'étant bien terminé, nous pouvons faire un peu d'humour *Blandouet*

Jusqu'au moment de se faire remettre dans le droit chemin *Saint-Léger-en-Charnie*

Et une trentaine d'autres petites histoires !

Édito

Et les années à venir ?

En juin 2014, nous avons fêté les dix ans du petit Babillard illustré... Fidèles à ce qui fait la raison d'être des Ateliers d'histoire de la Charnie, après avoir jeté un coup d'œil attendri sur ce passé proche,

nous nous sommes interrogés sur l'avenir. Que faire pendant les dix années à venir ? On nous pose parfois cette question avec un soupçon de reproche dans la voix : Vous n'en avez pas marre de raconter votre vie ? La réponse est NON !

Non, parce que notre vie est étroitement associée à celle des autres : ceux qui nous entourent, qui nous précèdent... et que ces tranches de vie constituent des éléments du millefeuille de la grande Histoire ; parce que ces souvenirs partagés en font renaître d'autres dans les mémoires des lecteurs et qu'à travers ces anecdotes, ce sont les villages d'autrefois qui reprennent vie, comme un film super 8 sorti du grenier... Nos témoignages et ceux que nous recueillons, ce sont les pièces de monnaie qu'on glisse dans la fente de la « tirelire » qui actionne le petit village de Courtilliers, près de Sablé : l'eau coule, la roue du moulin tourne, le curé et ses enfants de chœur sortent de l'église, les danseurs tournent sur un rythme de valse, les lavandières s'activent au lavoir... Le village miniature s'anime comme le regard du lecteur à l'évocation des souvenirs. Sa parole s'ajoute alors à celles déjà recueillies. Le petit Babillard, c'est vous, c'est nous tous et c'est aussi une passerelle vers les jeunes générations dont le témoignage accompagne celui des « anciens » sur des thèmes aussi variés que le recyclage, les parties de pêche ou les petites bêtises ou grandes frayeurs de l'enfance.

Alors plongez avec nous dans vos souvenirs qu'ils soient doux ou tristes, drôles ou effrayants... ils font partie de vous mais méritent d'être partagés car ils sont l'écho des gens de la Charnie, ceux d'hier ou d'avant-hier, ceux d'aujourd'hui... pour ceux de demain.

Martine Letourneur-Guittet

248 au compteur !

Victor Bordère, David Drouard, Sophie Drouard, Angelina Gohier, Marie-Thérèse Oger, Simone Mercier, Alain Mille, Eliane Ricoult, Anne-Marie Selie, Murielle Neveu, François Neveu, Vincent Orrière

soit 12 nouveaux auteurs/réalisateurs sont venus rejoindre les 236 qui ont participé aux 21 numéros précédents du petit Babillard illustré. Ce journal n'existerait pas sans eux, sans vous ! Toute l'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie vous remercie chaleureusement

Directeur de la publication : Frédéric Baudry
Comité de rédaction : Corinne Allain, Colette Attrait, Nicole Baudry, Louis Chauveau, Bernard Christin, Judith Davis, Florence Dorizon, Jean-Claude et Nelly Dorizon, Véronique Drouard, Jacqueline Fouchar, Sylvie Gohier, Josette Grandin, Odile Legay, Michel Leliège, Martine Letourneur-Guittet, Marguerite Montaroux-Marteanu, Marie Nédélec, Josiane Reauté, Renée Renard, Raphaël Villepeau.
Abonnements-distribution : Corinne Allain, Nicole Baudry, Marie-Louise Nédélec – Trésorier : Jean-Claude Dorizon – Le petit Babillard illustré est une publication des Ateliers d'histoire de la Charnie. Imprimerie : Imprim'services, 53960 Bonchamp-lès-Laval. Dépôt légal, juin 2005. ISSN : 1771-7051 – Imprimé sur papier recyclé avec des encres végétales sous le label imprim'vert.

Dans les boîtes à courriers



Lettres... qui ne sont pas parues dans le numéro précédent « spécial anniversaire »

mais si ! Cette boîte est bien accrochée en Charnie. A qui va dire où ?

10 janvier 2014

Félicitations pour les sujets traités dans le « petit Babillard » - que sa parution perdure.

M. et Mme Blanchet, Orléans 45100

15 janvier 2014

Je suis toujours heureuse de recevoir votre journal, je vous en remercie. Je suis partie de Blandouët j'avais 9 ans et je vais en avoir 93 bientôt. Je me souviens de petits souvenirs de cette jeunesse.

Quelques exemples : Le boulanger de St Denis, M. Gauthier qui venait avec sa voiture et son cheval le samedi. Il apportait un gros pain rond qui durait huit jours et nous avions la coche (branche de noisetier fendue, chacun avait sa moitié et cochait la coche). La marmite norvégienne de maman !! Elle faisait sa soupe le matin à la cheminée, la trempait avec du pain et quand elle était chaude, emplissait la soupière en terre, l'attachait par un torchon à 4 nœuds et la mettait dans le lit entre la paillasse et la couette, puisque nous couchions sur la plume. Maintenant les couettes, ce sont des couvertures en couvre-pieds.

Excusez mon écriture mais je ne vois plus très bien. Tous mes vœux pour cette nouvelle année à partager avec ceux qui risquent de me reconnaître, et encore merci.

Suzanne Aristée, Venables 27940

Je suis toujours heureuse de recevoir votre journal, je vous en remercie. Je suis partie de Blandouët j'avais 9 ans et je vais en avoir 93 bientôt. Je me souviens de

et courriels

18 juillet 2014

...Midi passé... du courrier peut-être ? Oui, une grande enveloppe blanche, que j'ouvre vite : voilà le PBI n° 21 tout de blanc vêtu aussi. Je vais au calme dans la cuisine, je feuillète, je m'approprie peu à peu le journal, lis un article ou deux ; l'émotion monte, les souvenirs affluent. L'un se fait pressant, à une fête des clubs des aînés à Laval, Blandouët reçoit le 1^{er} prix pour l'originalité de son activité, la présentation des Ateliers, alors AHB (*Ateliers d'histoire de Blandouët*)... dont les objectifs étaient « recueillir, partager, transmettre » le passé, qui le demeurent aux AHC (*Charnie*). Vive la Charnie ! A vos plumes chers amis lecteurs et rédacteurs.



Collation sur la paille à la fête de la moisson de Saint-Denis d'Orques. Photo Jean Louatron.

Marguerite Montaroux-Marteau, Le Mesnil-le-Roi 78600

19 juillet 2014

Oui, pour vivre les ruraux devront s'entraider et s'isoler le moins possible en pensant, les plus jeunes, qu'ils ne le resteront pas toujours. Autrefois, du temps de ma jeunesse (!) et du temps de mes grands-parents, l'entraide existait, des contacts entre voisins étaient sincères (veillées, collations le dimanche après-midi).

Marguerite Montaroux-Marteau

29 octobre 2014

Appel aux lecteurs du petit Babillard illustré : La préférée du Général Patton

Il y a maintenant plus de 70 ans, des soldats américains de la 90th Infantry Division débarquent pour une partie, le 6 Juin 1944, à Utah Beach. Leur parcours sera long et terriblement difficile. Depuis les plages de Normandie, en passant par les difficiles haies de Normandie, la bataille du Mont-Castre, surnommé le « Guadalcanal » Normand, les marais de Sèves, et enfin la Mayenne. Voici maintenant 10 ans que je m'intéresse et étudie cette formidable division d'infanterie américaine, la préférée du Général Patton. L'étude de cette division se fait aussi bien par les archives militaires américaines, rencontre de vétérans américains ou de leurs enfants, études des archives allemandes, des archives départementales, mais pour être complet, les témoignages des personnes ayant vu, entendu ou participé à ces instants de la Libération sont très importants, c'est pourquoi je fais appel aux lecteurs du petit Babillard. Tout témoignage, photos, documents ou matériels, me sera utile et permettra de renforcer mes recherches pour publier un livre sur cette division en Mayenne. Pour vous aider à vous remémorer ces instants voici replongeons nous en Août 1944 (*Ndlr : voir la suite dans la rubrique : du côté des Ateliers*)

*Vincent Orrière, L'Huisserie 53970
Président de l'Association Mayenne-WW2
13 Domaine de Sainte-Croix
vini44@msn.com / mayenneww2@live.fr
06.85.05.31.75*



24 octobre 2014, Bernard Clairet (au centre) montre à Vincent Orrière (à D) l'endroit où William Banks a atterri en parachute, au Bouquet à Viviers-en-Charnie.

Le 11 novembre 2014

J'ai enfin trouvé le temps de faire un résumé (*Ndlr : voir la suite dans la rubrique : du côté des Ateliers*) des documents sur les deux aviateurs qui sont arrivés à Ste Suzanne au temps de la Libération. Je sais que tu as demandé 10 lignes mais cela aurait été impossible sans rendre les deux histoires incompréhensibles. Il y a une belle histoire détaillée à sortir des documents, mais il faut du temps pour dépouiller les documents. Cordialement

Robert Marshall, Sainte-Suzanne 53270



Les actus d'hier à demain

18 juillet 2014 à Saint-Léger-en-Charnie, en Mayenne, sous le soleil évidemment.

Tout chaud, le numéro spécial anniversaire des 10 ans des Ateliers d'histoire de la Charnie. Myriam arrive quand même à le présenter à la presse sans se brûler les mains ! Un exploit dont nous la remercions ainsi que tous nos autres diffuseurs et correspondants locaux de presse, en Sarthe et en Mayenne !

Myriam entourée de (G à D) Jean-Claude Dorizon, trésorier, Philippe et Véronique Drouard, référents des AHC pour Saint-Léger-en-Charnie, Frédéric Baudry, président.



Martine Letourneur face à la presse, au Neuvilleois

... et le 22 juillet à Neuville-en-Charnie, en Sarthe, sous le soleil également !

6 septembre 2014 à Blandouet

Ambiance de travail, salle Perrine Dugué. Une partie de l'équipe planche sur le petit Babillard que vous avez entre les mains... pendant que l'autre partie de l'équipe s'active déjà à domicile !



2 décembre 2014 à Saint-Jean-sur-Erve

Une première à Saint-Jean-sur-Erve ! Depuis des années, Gérard Huet multiplie les allers-et-retours entre Angers et sa commune natale, berceau de sa famille. Il rassemble ainsi de nombreuses photos qu'il a voulu partager et mettre en commun avec tous ceux qui veulent éviter que ces instantanés d'hier s'effacent dans l'oubli et restent des repères pour aller vers demain. A cette occasion, d'autres habitants ont apporté leurs photos et au final 25 Jeannnerviens se sont retrouvés pendant 2h30 de projection dans une ambiance amicale. D'autres rendez-vous sont envisagés prochainement, parlez-en autour de vous !

remettre un nom sur un visage...

21 février 2015, à Blandouet, salle Perrine Dugué à 14.30, séance photos-souvenirs :

Blandouet, du N&B au RVB. Le comité des fêtes invite trois générations à se réunir autour de photos des années 50 à 2000, quand nous sommes passés du noir et blanc à la couleur. Déposez dès maintenant vos photos chez Marie Nédélec ou apportez-les photos le matin (de 9h30 à 12h), vous les verrez sur grand écran l'après-midi ! Vous pouvez aussi nous les envoyer par mail : ateliersdelacharnie@free.fr.



du N&B au RVB

Dernière minute ! Concert reporté au 17 avril ! Suivez l'actu sur www.culture.lescoevrons.com.

22 février 2015, à Sainte-Suzanne, salle Maxime Létard

Le Poilu : commémoration de la Grande Guerre et hommage à Jean Déré

Né à Niort en 1886, dès 6 ans, Jean Déré se produit en public et, âgé seulement de 11 ans, il entre au Conservatoire national supérieur de musique (CNSM). Après avoir traversé douloureusement la Grande Guerre, il reçoit le Prix de Rome de musique en 1919. Il achète une maison à Sainte-Suzanne, résidence secondaire puis principale dès sa retraite. Seul prix de Rome à avoir vécu en Charnie/Coëvrons, il terminera sa vie le 6 décembre 1970 à la maison de retraite Notre-Dame Saint-Jean, à Sainte-Suzanne où il est enterré. Pour honorer sa mémoire, Frédéric Borsarello, concertiste et soliste habitant Blandouet, Jeanne Carconne et Guy Métivier, neveux de Jean Déré et des bénévoles, ont souhaité organiser une journée souvenir. La manifestation a reçu le label des commémorations du centième anniversaire de la Grande Guerre.



une plaque musicale de Karine et Jacques Létard à Blandouet

Trois temps forts au programme élaboré avec l'association Musique pour tous de Sainte-Suzanne :

- Une exposition sur Jean Déré, ses écrits, ses compositions et sa traversée de la Grande Guerre
- Une conférence de Christiane Lagny Detrez à 15h
- Un concert *Eclats de musique dans un temps de guerre* par le Trio Thalberg, à 16h30, avec des œuvres inédites de Jean Déré et d'autres œuvres (Debussy, Boulanger et d'Indy). Frédéric Borsarello jouera sur la copie du *Violoncelle de guerre* de Maurice Maréchal, fabriqué dans les tranchées et surnommé *Le Poilu*.

Jean Claude Dorizon, Blandouet 53270

30 juin 2015, partout en Charnie, sortie du prochain petit Babillard illustré sur le thème : Mon premier boulot

On s'en rappelle, comme de toutes les premières fois dans la vie... Pour certains ce fut une belle expérience, un tremplin vers l'avenir, une ouverture au monde, pour d'autres au contraire, entrer dans la vie active fut difficile, une épreuve qui a laissé de mauvais souvenirs, pour d'autres aussi, ce fût la suite naturelle de ce qu'avaient fait les parents, les générations d'avant, aux champs, à l'atelier ou dans la boutique... Bon ou moins bon, premier boulot a rimé le plus souvent avec : quitter l'école, parfois à regret, parfois la maison pour le bourg ou la ville voisine, les parents, les copains, louer une chambre, s'acheter hier un vélo ou une Mobylette, aujourd'hui une voiture, après avoir passé son permis. Travail a rimé aussi avec patron, apprentissage, collègues de travail, gamelle, tickets de cantine ou resto ouvrier, avec faire ses courses, laver son linge et puis le premier boulot c'est enfin... le premier salaire !

Que de choses à raconter donc, avec en toile de fond, proche ou lointaine, la Charnie et ses villages au fil des saisons. Chaque génération de Charnéen, toutes corporations, tous métiers confondus, hommes ou femmes, peut partager l'histoire de sa mise au labeur, même l'enfant d'aujourd'hui, pour qui le premier boulot c'est celui qu'il aimerait faire plus tard, quand je serai grand, ou pour un jeune, celui qu'il cherche... parfois longtemps. Marie Gil*, une philosophe interrogée sur ce que les adultes peuvent faire pour aider les jeunes répondait : *leur apprendre à s'exprimer, on a besoin du langage pour tout*. Alors à vous, enfants et jeunes, le petit Babillard illustré ouvre aussi ses pages, pour partager vos rêves, vos joies ou vos déceptions. Vous serez moins seuls et ensemble nous serons mieux inspirés pour écrire l'histoire d'un futur meilleur.



Au boulot

Vite à vos plumes ou à vos souris, ou bien demandez-nous d'aller vous rencontrer !

* « Qui tient ses promesses », 26^e forum philo « Le Monde » Le Mans, 7-9 novembre 2014.



Une enfance en Charnie, du rire aux larmes

Chaque dossier du petit Babillard illustré est différent, pas seulement par son thème mais aussi par la forme des témoignages. Pour parler de votre enfance en Charnie, vous nous avez livré des textes souvent courts, pas de longs récits pour évoquer vos fous-rires, vos bêtises et autres petites ou grandes frayeurs, bref pour partager ce qui reste à jamais présent dans votre mémoire. Ces textes sont finalement à l'image de ces émotions, agréables ou non, qui nous envahissent, brèves et intenses : un frisson qui nous parcourt, un rire qui résonne encore. Ces émotions nous ont marqués mais elles ne nous ont pas empêchés de continuer à aller de l'avant, elles ont parfois même éclairé notre chemin!

Alors un grand merci à toutes et à tous d'avoir permis d'écrire ensemble ce nouveau numéro et vous, lecteur, peut-être une suggestion : prenez le temps d'une pause entre chaque récit, histoire de laisser se réveiller vos propres souvenirs d'enfance... Mais aussi de les lire et de les relire, mais il paraît que vous êtes déjà nombreux à le faire !

Et puis, à chaque dossier sa présentation. Le sous-titre *du rire aux larmes* aurait pu nous inciter à passer de la joie à la tristesse ou à la frayeur, mais alors par quel sentiment commencer ? Et par lequel finir ? Et pour brouiller les choses, qui de nous n'a pas eu peur, ou ri, après coup ? Après avoir longuement tourné la question dans tous les sens, l'illumination est venue. Puisque notre projet - pour les 10 années qui viennent ! - est de proposer à chaque génération de participer à la réalisation des différents dossiers, montrons que c'est possible... puisque ça a déjà commencé ! Aînés, seniors, adultes et jeunes, parfois de la même famille et vous avez souvent dit votre peur de la nature et quant à vous qui avez pu craindre d'être les seuls à avoir fait des bêtises, vous serez rassurés de voir qu'on en a fait de tout temps... Alors voici : *Une enfance en Charnie, au même âge, mais à quatre époques différentes.*

Bonne lecture !



Souvenirs d'aînés

Les enfants d'aujourd'hui seraient certainement plus démunis devant de telles situations.

Il n'y avait personne à passer dans la route

Il y avait plein d'Allemands ici sur la route, à la Basse Mercerie. Au Loup pendu où était ma sœur il y avait également des Allemands. Ils attendaient le lait à la porte de l'étable. Un jour un Allemand me demanda du lait. Il y avait les clients qui attendaient mais



il n'y avait que ce qu'il fallait pour mon compte alors je lui ai dit qu'il y en a à la pompe ! Il a été à la pompe, il ne m'a rien dit, il a bien vu qu'il y en avait dans les bidons. J'ai été rouspétée, mon papi « mon mari » m'a dit tu as risqué gros. Quand on est jeune on ne réfléchit pas... Je suis à la Basse Mercerie depuis 1942 quand je me suis mariée. Dans les champs au-dessus de la route c'était un camp. Un camp de 14-18, où ont séjourné des Américains, j'ai entendu dire ça, et un jour qu'on labourait, qu'on faisait le tour du champ je tenais la jument, eh bien on est tombées sur un trou. Ce n'étaient que des boîtes de conserves. Ils avaient fait une tranchée et mis toutes leurs ordures là-dedans. J'ai eu peur. Moi, déjà qui n'aimait point ça, mener la jument, j'ai



La route déserte devant la Basse-Mercerie à St-Denis d'Orques

manqué tomber. J'étais en dehors, un petit peu, mais la jument est tombée à genoux dans le trou. À ce qu'on m'a raconté, parce que je ne les ai pas vus, je suis née en 21, il y a un avion qui est tombé. Toutes les pièces se sont désagrégées : un moteur sur le tas de fumier, un mur

avait été abattu dans le jardin de la propriétaire. C'était un Canadien je crois. Il a heurté un pylône. Il était chassé par un autre avion. Il est mort, il était tout disloqué, comme quelqu'un après un choc, après avoir cogné dans un mur. Je ne suis pas allée le voir, j'avais déjà eu assez peur. Les pièces ont été ramassées dans les jours d'après. C'était la guerre. A l'Emerillonnière, c'étaient des Américains qui sont tombés. On les voyait tomber de chez nous. Un jour, alors que mon mari était au Loup pendu chez ma sœur, il y a un Américain qui est entré à la maison et je n'arrivais pas à m'en débarrasser. Il était assis dans le coin du feu. Il voulait du cidre. Mais comme il fallait que j'aille dans la cave et que la cave était sombre et puis qu'il n'y avait pas de sortie... Alors je suis restée à côté de la porte et il n'en a point bu parce que je ne lui en ai point donné ! Il fallait être prudent quand même. Il était entré là, je ne le lui avais point demandé. Et il pleuvait à plein temps ce jour là, il n'y avait personne à passer dans la route.



Simone Mercier et Marie-Thérèse Oger échangeant leurs souvenirs

A part lui, que ce soient les Allemands ou les Américains c'était pareil, ils étaient aussi corrects les uns comme les autres. Mais enfin, en tenant ses distances.

Simone Mercier, Saint-Denis d'Orques

Des événements difficiles à vivre quand on est enfant et qui marquent pour la vie.

Ça me refroidit tout ça

Tout ce qui est film de guerre, jamais, j'ai trop eu peur. Je n'avais que cinq ans. Tous ceux que je vois avec des bottes me font peur. Et quand j'entends des avions, c'est pareil. Ça me refroidit tout ça. Chez la maman, en ce temps-là,



Fagotier dans la Charnie en temps de paix

on faisait du cidre et on mettait le marc pour les vaches à l'hiver dans un grand trou. À ce moment-là il était vide et mes frères avaient monté un fagotier dessus. Il y avait une sorte de marche pour descendre. Ma petite sœur avait bien quatre ou cinq mois et quand on voyait les avions se bagarrer, quand il y avait des bombardements, on se mettait sous l'abri, on allait se blottir là. On couchait tous en rangs d'oignons, il ne fallait pas bouger, pas sortir. On



Famille Frétard après la guerre, en 1945 à Bellevue - Saint-Jean-sur-Erve. La maman porte la soeur de Marie-Thérèse au 1^{er} plan à G

était à l'abri. Les frères aînés couchaient sur un côté ou pas loin dans des vieilles soues et nous de l'autre. Les Américains nous donnaient du chocolat et du chewing-gum, et du café aussi, des petits sachets. Je n'avais que cinq ans et je les vois encore. Il y en a qui avaient la tête toute enveloppée, ils étaient blessés. Chez ma maman, c'était à Saint-Jean-sur-Erve, à la ferme de Bellevue, dans la lande. Il y avait des trous énormes faits par des bombes et quand ils venaient les déminer, il fallait que maman ouvre toutes les fenêtres.

Marie-Thérèse Oger, Saint-Denis d'Orques



Le jeu de piste en forêt

On parle de la peur du loup, mais la forêt réserve aussi d'autres surprises.

La peur du Noir....

Yves a 17 ans, il est étudiant. Comme de nombreux jeunes, en ce début des années soixante-dix, il est également animateur auprès de jeunes enfants à qui il propose des activités intérieures ou extérieures diverses et variées. Il correspond avec Fulgence, un jeune étudiant congolais et profite des vacances pour revenir à Chemiré. Cette année-là, Yves invite Fulgence à venir passer quelques jours dans sa famille et découvrir la région. Un matin, après le petit déjeuner, les deux amis décident de faire un jeu de piste dans la Charnie toute proche. Ils commencent à prospecter les parcelles...

De son côté, Robert quitte sa demeure pour aller exercer son métier de bûcheron dans les bois de Chemiré. Au croisement de deux lignes, Robert se trouve nez à nez avec Fulgence... Pas de choc physique mais un grand choc émotionnel pour Robert qui prend la poudre d'escampette... et file chez le maire l'avertir de la présence d'un « nègre tout noir » dans la forêt. Connaissant l'existence et les origines africaines de Fulgence, monsieur le Maire rassure son concitoyen. Nul doute que la surprise passée, les rires des deux amis ont dû couvrir le chant des oiseaux pendant de longues minutes !

Odette Plu, Chemiré-en-Charnie, témoignage recueilli par Martine Letourneur-Guittet



Bois-tordu www.fotocommunity.fr/pepcdis-play19755874

Bernard Brunet nous révèle l'art de bien garder un secret.

Ils « l'ont tordu comme un renard ».

Derrière chez nous à la Baillée, au Quartier, il y avait le père Godemer qui habitait, il avait les Basses coulées à lui et il passait par les prés au père Marteau et chez nous pour chasser. Je me rappelle aussi des gars Guillochon qui étaient aux Basses Coulées. Alors que le père Godemer faisait du bois dans un taillis qui n'était fait que de grosses épines blanches et aussi de quelques petits chênes, je me souviens qu'une année il en avait gardé un. Les gars Guillochon sont montés là-dedans et le chêne a plié. Ça l'a tourné. Alors on a vu le père Godemer, à l'époque c'était la guerre et la chasse était permise pour tout le monde, qui disait « ils l'ont tordu comme un renard » mais nous on savait bien qui c'était. On n'en a jamais parlé de ça. Et quand le père Rouland, il a 67 ans, l'a abattu ce fameux chêne-là, il ne valait rien du tout, ce n'était que du soui. Les fibres étaient cassées, mais il a grossi quand même !

Bernard Brunet, † Blandouet

Des souvenirs d'une enfance chaleureuse auprès de sa grand-mère, Louis n'en manque pas et que de choses il aura appris à ses côtés.



debardage sur la corniche de Pail pour réhabiliter la lande où poussait la guinche

On allait chercher de la guinche dans la forêt

Venant de Ste Suzanne après la mort de ma mère, à l'âge de 5 ans et de mon père à l'âge de 10 ans, mon père ne pouvait plus s'occuper de moi, je suis arrivé à Blandouet dans l'année 1935 à 1936. J'ai été élevé par ma grand-mère Beaupied Marie, habitant le Bas Château à côté de chez Victor Fourmond, cordonnier, de Madame Hiron, couturière et de M. Huet grand-père, charron. Cette grand-mère était d'une gentillesse, presque une sainte. Elle m'a pris pour aller un peu à l'école, bien qu'elle ait élevé 14 enfants, tous vivants, jusqu'à la mort de mon père. Pendant la guerre, elle filait et tricotait de la laine pour faire des chaussettes et des pull-overs pour les fermiers et les prisonniers. Elle allait aussi laver des draps chez les gens du château de Blandouet et chez les instituteurs, monsieur et madame Marsouin. Le soir je lui donnais la main pour filer

de la laine avec un 2^{ème} rouet que j'avais fabriqué avec une roue de bicyclette et tout cela avec une petite lampe pigeon. L'hiver on allait chercher de la guinche dans la forêt de Charnie pour en faire des matelas. L'été après les moissons nous allions d'une ferme à une autre glaner des épis de blé et on les faisait battre chez Mme Davoust à la ferme de... Ce battage se faisait avec un manège à chevaux, ce blé on le donnait au boulanger de St Denis d'Orques pour avoir du pain supplémentaire pendant la guerre. Le soir, après l'école j'allais chez Madame Davoust, elle m'a appris à faire la traite des vaches à la main et j'allais voir les bêtes aux champs, comme récompense une grosse tartine de rillettes ou une pomme enveloppée dans de la pâte à pain cuite au four à bois chez elle. Mes promenades étaient avec ma grand-mère Marie, la visite à Notre Dame de Beau Soleil dans la forêt de la Charnie, la visite au petit Saint Cénére à Saulges, aller chercher de la farine de blé noir au moulin de Chammes. De temps en temps, nous allions voir ma sœur Nicole à Torcé Viviers, celle-ci était élevée par une tante Massot en forêt de la Charnie. Les moyens de locomotion : à pied. Malgré tout, je garde un bon souvenir de ce temps passé à Blandouet.

Louis Beaupied, Blandouet/Rennes

La guinche se trouvait dans les forêts autour de Blandouet. Il s'agit de grandes herbes sèches qui se présentaient sous forme de parcelles dans les bois et qui servaient à rembourrer les matelas.

Marie nous fait partager toutes ses peurs, si marquantes qu'à plus de 80 ans elle s'en souvient encore !

Je plonge dans la haie pleine de ronces

Il faisait beau, et nous devions sortir. Ma nourrice m'avait demandé de sortir jouer, pendant qu'elle faisait sa toilette. Mais m'a-t-elle dit : ne t'éloigne pas car le traînier pourrait passer et te prendre. Bon, je joue, et au bout d'un moment j'entends du bruit, je me retourne et qui je vois : le traînier. Ni une, ni deux, pas le temps de réfléchir je plonge dans la haie pleine de ronces. Lui riait, ma nourrice qui était sortie riait aussi. Cet homme, on le connaissait, chez nous il avait toujours un casse-croûte et à boire. Ensuite il continuait son chemin.



Le chaton à deux pattes -
www.2tout2rien.fr

Je me suis mise debout sur la selle

J'ai toujours eu peur des oies. En nous promenant à moto, avec mon mari, nous nous sommes trouvés en face d'un groupe d'oies. J'ai eu peur de me faire pincer, je me suis mise debout sur la selle sans penser au risque que je prenais, mais j'avais sauvé mes mollets.

Le chat à deux pattes

Le soir, j'entendais souvent miauler, dehors. J'aurais voulu ouvrir la porte pour recueillir cette pauvre bête mais on m'a dit : et si c'était un chat à deux pattes ? Depuis ce jour, je n'ai plus insisté.

Le cochon fonçait droit devant lui

Je devais soigner le cochon mais comme pour beaucoup de choses, j'avais peur. Alors je m'y prenais à ma façon. Je me plaçais derrière la porte avec la pitance. J'ouvrais la porte, le cochon fonçait droit devant lui, pendant ce temps je mettais son repas dans son auge. Je faisais vite et je reprenais ma place derrière la porte en l'appelant. Il venait, rentrait et je pouvais refermer. Ouf ! C'était laborieux.

Elle avait vu un tissu blanc s'agiter

Notre nourrice nous avait raconté cette histoire. Etant plus jeune, elle allait livrer du pain que son frère faisait étant boulanger à Blandouet. En passant devant la croix de la Vallée elle avait vu un tissu blanc s'agiter derrière la croix, elle avait eu peur et avait pensé à un revenant. Plus tard, elle avait appris qu'il s'agissait d'une personne qui s'était soulagée d'une envie pressante. Pour nous, nous avons, pendant longtemps, eu peur de passer par là, nous avons la hantise du revenant.

« Il » n'oserait pas venir nous embêter

De temps en temps nous avons la permission d'aller au cinéma à Sainte-Suzanne à pied. Des copains de la Rivière venaient nous chercher avec leur vélo, ils se chargeaient des plus jeunes. Pour aller ça allait, pour revenir, nous avons un peu de crainte alors on chantait en pensant que s'il y avait quelqu'un dans les bois, il verrait que l'on était nombreux, alors « il » n'oserait pas venir nous embêter.

Elle entendait haut

Quand un orage éclatait, ma nourrice faisait asseoir tout le monde au fond de la pièce, en dehors de toute source de courants d'air (porte, fenêtre, cheminée). Elle entendait haut mais elle voyait les éclairs. Alors en récitant le chapelet, nous attendions la fin de l'orage. De ce temps, j'ai toujours eu peur.

Pour que les animaux de la forêt ne se blessent pas

Comme nous n'avions pas l'argent pour acheter la paille pour la litière de la vache, nous les gosses, nous allions dans les bois couper de la fougère, qui remplaçait la paille. Nous demandions la permission au garde forestier, M. Levrard qui habitait Frilouze. Il nous conseillait de couper la fougère à ras du sol pour que les animaux de la forêt ne se blessent pas. Après il fallait transporter la fougère. Nous avons emprunté une petite charrette et un âne à la Métairie chez M. et Mme Massot. Pour nous c'était une joie car l'âne était un peu têtu mais nous y arrivions. Notre vache pouvait dormir tranquille au sec.

Soudain un petit avion s'est mis à tourner

En repensant à toutes ces peurs, il m'est revenu en mémoire une journée qui m'avait marquée. Je devais avoir 13 ans ce jour-là, il faisait beau, quelques personnes étaient parties aux trous d'eau situés vers la Haute Mancellière, sur la route des Poteaux à Sainte-Suzanne, pour pêcher à la grenade. Les hommes s'étaient mis en petite tenue et étaient dans l'eau. Soudain un petit avion s'est mis à tourner au-dessus du trou d'eau en réduisant la hauteur à chaque tour. Nous n'étions pas hardis, Bernard Querville agitait les bras et criait « On ne fait pas de mal, on est des Français ! », en espérant que de là-haut ils comprendraient. Madame Bouvet, la propriétaire de la ferme m'a emmenée chez elle. Enfin tout a cessé, l'avion, la pêche, et moi j'ai regretté d'avoir eu la permission de suspendre la punition pour laquelle je n'étais pas partie avec les autres dès le début.

Marie Nédelec, Blandouet

De nos jours, cette aventure ferait la « une » des journaux. *Je suis avec le cochon*

J'avais 5 ou 6 ans et nous habitions à Etival. Nous avons trois vaches que maman emmenait en champ assez loin sur la route de St Denis. Faut que je vous dise que j'ai eu la plus grande peur de ma vie. Maman m'a enfermée en chemise de nuit et les pieds



ancienne soue à cochons - fr.topic-topos.com

nus dans la soue avec le cochon. Pendant qu'elle partait avec les vaches, elle me laissait toute seule en me disant tu ne vas pas pleurer. Dès que je ne la voyais plus sur la route je me mettais à hurler jusqu'à ce qu'elle revienne. Un matin elle s'est énervée. Elle m'a prise sous son bras et m'a jetée avec le cochon. Je suis restée longtemps. C'est une voisine et amie la mère Bouvet qui en passant devant la maison et m'entendant brailler a demandé ce qui se passait. Je lui ai dit : « je suis avec le cochon ». Elle est venue m'ouvrir la porte. J'étais contente car j'ai bien cru que le « gorin » allait me bouffer. Dans c'temps là, ça rigolait pas, fallait obéir.

Pierrette Renard, Chemiré-en-Charnie, mère de Josette Grandin

Le chemin de l'école n'était pas toujours le plus court.



Pierrette Renard et son arrière-petite-fille Clémence, le jour de ses 8 ans

Tu ne vois pas que la nuit vient !

J'allais à l'école d'Étival à Chemiré, 3 kms à pied et quelquefois je rentrais à 9 heures du soir. L'école, c'était plus long que maintenant ! Ca m'est arrivé de ramener des copines par le bois, je ne revenais pas par la route, je traversais un bois et puis un jour je me suis perdue. Je me suis retrouvée dans un petit champ que j'ai reconnu, il faisait presque nuit. Je commençais à pas être trop fière parce que je me disais « la nuit va me prendre et ils vont aller me chercher où ? ». Je ne suis plus jamais retournée par le bois, j'ai toujours pris le chemin. Le soir où je suis rentrée à 9 heures, j'avais ramené une copine chez elle, on s'était amusées et la nuit commençait à tomber. La mère de la fille m'a dit : *Tu ne t'en vas pas ce soir, tu ne vois pas que la nuit vient !* Il



le concasseur de Chemiré aujourd'hui disparu

était 9 heures quand je suis arrivée à la maison. Il y avait le frère de cette fille-là qui travaillait chez Landais, il allait au lit. *Tu ne reviens tout de même pas de l'école ? - Si ! Tu vas encore te faire engueuler !* J'allais aussi à l'école par le chemin de la carrière, je faisais un grand tour car y avait une bonne femme qui voulait me fiche des coups de bois sur la route d'Étival parce qu'elle disait que j'amusais sa fille le soir. Sa fille me ramenait jusqu'au bout d'un champ qu'elle prenait pour s'en retourner mais sa mère ne voulait pas qu'elle fasse ça. Et j'avais peur de la mère, donc j'allais par la carrière, je me rallongeais. Le matin, je courais tout le temps pour aller à l'école.

Pierrette Renard

Dès l'enfance, on vit pleinement la douleur des camarades



vous me ferez cent lignes

Monique va au coin

Nous sommes dans « la petite classe » divisée en trois niveaux. Aux premiers rangs sont groupés les plus jeunes - notre CP actuel -. C'est l'heure du calcul à l'aide de « bûchettes » : dix bûchettes, dix unités, forment une dizaine. Monique se trompe, se fait gronder, se trompe encore plus. La maîtresse se fâche « Monique va au coin ! » Voici Monique dans un coin de la classe, visage contre le mur, tournant le dos à tous, hoquetant de pleurs...

Cette scène se passe dans « la grande classe », quelques années plus tard. Le maître est revenu de captivité. Nous avons un camarade, malade, épileptique, venant à l'école quand il le peut, toujours placé au bord de l'allée centrale. Un jour, soudain il tombe et s'agite sur le sol. Nous sommes effrayés mais très calmes. Le maître s'occupe avec douceur et patience du camarade jusqu'à ce que la crise se passe... Ce souvenir ne peut s'oublier.

Marguerite Montaroux-Marteau, Blandouet/Le Mesnil-le-Roi

A l'époque de Bernard, les chutes et les cascades ce n'était pas pour de rire comme à la télé



Visite du Lactopôle
29 mars 2012

On s'accroche alors aux chaînes du camion

Au mois de mars 1944, par un beau jeudi matin, dans l'attente d'un cours de catéchèse, avec la complicité de trois copains aussi casse-cou que moi, nous étions à l'angle de la place de l'église - place Adam Becker aujourd'hui - et de la route de Torcé-Viviers. A cet endroit se trouvait un dépôt de ramassage de bidons de lait. Nous avons monté un « scénario stupide » : ralentir le camion au démarrage une fois les bidons chargés. Aux environs de 10 heures, le véhicule arrive, on discute quelques minutes avec le chauffeur - celui-ci effectue son chargement - et repart tranquillement. On s'accroche alors aux chaînes du camion. Celui-ci prend de la vitesse, on fut balancés les uns après les autres contre un mur bordant la chaussée. Nous étions à moitié étourdis. Une brave femme au grand cœur, la mère d'Henri Chailloux et épouse de l'ancien cantonnier, témoin de l'aventure, nous fait rentrer chez elle et nous a offert un bon café, ce qui nous avait requinqués. Plus de peur que de mal.

Je suis rentré à la maison clopin-clopat

Un an après, au mois de mai 1945, avec un copain au retour de l'école - à cette époque, j'habitais le hameau des Crosneries - nous avons entrepris de dénicher tous les nids de corbeaux sur notre passage. A 100 mètres du carrefour du Buisson, il y avait un chêne d'une certaine hauteur aux basses branches faciles à escalader. En bon écuréuil, j'avais escaladé assez rapidement la moitié de l'arbre, à 5, 6 mètres environ. Je monte sur une grosse branche de bois mort qui casse subitement. Je me souviens avoir fait un roulé-boulé au départ de la chute et je me suis retrouvé assis sur le bord d'un fossé mais avec une blessure à la base de la colonne vertébrale. Je suis rentré à la maison clopin-clopat. Je fais part à ma mère de mon aventure, elle garde son sang-froid, elle affrète un Tilbury qui fit fonction d'ambulance et nous voilà partis à Saint-Denis-d'Orques. Nous avons été reçus par le docteur Torlé. Celui-ci constate une déchirure assez profonde et

*Au mois de mai 1945
avec un copain, au retour
de l'école, à cette époque
j'habitais le hameau des
Crosneries, nous avions entre-
pris de dénicher tous les
nids de corbeaux sur
notre passage, à 100
mètres du carrefour du
Buisson, il y avait un
chêne d'une certaine hau-
teur aux basses branches
faciles à escalader, en
bon écuréuil, j'avais
escaladé assez rapide-
ment à la moitié de l'ar-
bre, à 5, 6 mètres environ.
Je monte sur une grosse
branche au bois mort
elle casse subitement, je
me suis retrouvé assis sur
le bord d'un fossé au départ de la*

me pratique une intervention chirurgicale dans les règles de l'art avec 6 points de sutures au fil d'argent qui furent enlevés 15 jours plus tard, ce qui m'immobilisa quelques temps sans aller à l'école. Ce jour, la chance était vraiment au rendez-vous !!!

Bernard Clairet, Blandouet

Eliane Ricoult était loin d'imaginer que son « poisson d'avril » serait autant pris au sérieux !



Qui est le chef devant la gare de Chemiré

Une catastrophe aérienne

Le 1^{er} avril 1959, Eliane a 10 ans. Ses parents, installés à la ferme de l'Ecotay préparent leur déménagement pour s'installer quelques centaines de mètres plus loin : à la gare de Chemiré. Qui dit déménagement, dit rangement et tri. A cette époque, on brûle tout ce qui n'est plus utile. C'est ce que le papa d'Eliane se prépare à faire du côté de Villeneuve pendant que sa fille se promène aux alentours. Un hélicoptère survole la campagne chemiréenne. Il fait beau. Eliane rencontre Gaston Bourné qui habite la gare et le salue. Celui-ci lui fait remarquer une colonne de fumée qui s'élève dans le ciel. Sans sourciller, Eliane lui annonce que c'est l'hélicoptère qui s'est écrasé et elle repart, contente de son « poisson d'avril » ! Mais voilà, la plaisanterie fera long feu ! Monsieur Bourné avertit aussitôt monsieur Garreau, son voisin, qui s'empresse d'alerter les pompiers de Loué par téléphone. Quand ceux-ci arrivent sur les lieux du sinistre, ils découvrent monsieur Blossier, plutôt surpris d'un tel déploiement de forces pour un simple feu de « marabilles » ! La coupable est vite démasquée et copieusement grondée !!! « J'me suis fait engueuler, ne cesse de dire Eliane à l'évocation de ce méfait ». Quant à monsieur Blossier, pour faire pardonner cette sortie inutile, il a dû offrir une tournée de boissons rafraîchissantes aux pompiers de service, finalement soulagés de ne pas avoir à gérer une catastrophe aérienne !

Eliane Ricoult, Chemiré-en-Charnie, témoignage recueilli par Martine Letourneur-Guittet

Comment un tricycle fait remonter les souvenirs de tout un village.

J'ai fait mes premiers tours de pédales

Odette, la grande sœur se souvient de son petit frère Maurice prenant son élan au niveau de la cave et dévalant la cour pour finir sa course dans le portail en fer. Pas sûr qu'il ait encore les pieds sur les pédales à la fin de sa course ! « Et ça pouvait durer des heures ! » A mon tour, j'ai fait mes premiers tours de pédale sur ce modèle unique fabriqué juste après guerre (1945/46) par le maréchal-ferrant de Torcé : monsieur Monsallier, habile artisan du fer, qui l'avait peint en bleu. De conception très simple et très solide, il a résisté au temps et à l'utilisation qu'ont pu en faire son jeune propriétaire et ceux qui l'ont suivi. Et puis « tonton Maurice » a récupéré son tricycle bleu... mais il avait une pédale cassée ! La réparation et la restauration de ce jouet d'enfant réalisé il y a quelques mois a ouvert la porte aux souvenirs. Avec monsieur Monsallier c'est toute l'histoire des commerçants et artisans de la commune qui remonte à la surface. L'évocation du fils Monsallier, victime de la poliomyélite, marié à la demoiselle Philippeau dont la mère tenait une mercerie et vendait du tissu... mais n'était pas couturière. Quelques maisons au-dessus, se trouvait la maison Marcadé qui vendait des vêtements mais aussi du tissu ! Le fils Monsallier et sa

Les bonnes intentions ne sont pas toujours récompensées.

Un nettoyage radical.

La petite Odette se souvient avoir reçu une poupée à Noël, elle devait avoir 7 ans. Un beau cadeau plutôt rare dans les années quarante ! Odette est bien consciente de sa chance et prend vraiment soin de sa poupée qu'elle drolote et chérit... à qui elle donne à manger ou chante des berceuses. Mais voilà qu'un jour, elle trouve que sa poupée est sale ! Elle ne peut pas la laisser ainsi... elle décide donc de faire sa toilette : une grande toilette. Elle déshabille sa poupée de chiffon bourrée de paille, lui fait prendre un bain dans le lavoir et débarbouille son visage... en carton pâte ! Un nettoyage radical dont la malheureuse ne se remettra pas et qui vaudra à Odette une très grosse réprimande ! Ce n'est pas juste, elle voulait tellement bien faire !

Odette Plu

La curiosité d'Anne-Marie Selie a failli avoir de graves conséquences

Ce landau qui n'a pas de freins

Je jouais sur la place avec quelques copines. Madame Dodier, mère de famille nombreuse s'arrête prendre du pain chez le boulanger. Elle laisse son landau avec un bébé naissant en bas des marches de la boulangerie. La curiosité nous rapproche du landau. On soulève donc la couverture pour voir ce bébé qui est très couvert. Malheureusement cette action déséquilibre le landau qui n'a pas de freins et dérive en biais vers le trottoir opposé où il s'arrête légèrement penché. Evidemment conscientes de notre bêtise, nous courons nous planquer derrière l'église ! En ressortant de la boulangerie, la pauvre femme affolée redresse le landau. Elle nous aperçoit et nous sermonne, pensant bien entendu que nous étions les auteurs



Il y a du monde devant la boulangerie et une fillette bien sage au milieu de la route

du méfait. Etant la plus connue de la bande (évidemment, la fille du facteur !) madame Dodier vient se plaindre à mon père, amplifie la situation en mettant en cause la santé du bébé qui n'avait rien ... heureusement ! La sanction fut sévère malgré ma défense car il était interdit de jouer sur la place... Pas bien !!!!

Anne-Marie Selie (née Leroy), Chemiré en Charnie



Martine Letourneur sur son tricycle bleu

femme tenaient une des trois épiceries de Torcé, mais aussi la régie- tabac-journaux et c'est chez eux qu'on allait chercher les quittances pour mon grand-père qui était bouilleur de cru. C'est tout un village qui s'anime dans les yeux de ceux qui racontent : les gens, les métiers d'autrefois, les liens familiaux, les réseaux sociaux selon une formule plus contemporaine... C'est un peu comme le village miniature de Courtilliers qui s'anime quand on met une pièce dans la fente de la

tirelire : le meunier va au moulin, le curé sort de l'église avec les enfants de chœur, les lavandières battent le linge, les moissonneurs s'affairent, le forgeron frappe l'enclume et l'eau coule comme le flot des souvenirs... Le tricycle bleu du petit Maurice a traversé les années, soigneusement conservé et désormais aussi beau que neuf : sa pédale cassée a fait défiler les personnages qui l'ont vu naître...

Odette Plu

La nature peut être propice à l'imagination d'un futur métier

J'aimais bien la peigner

Quand j'étais petite, j'allais chercher des boules de maïs dans les champs et avec les grands poils, je m'amusais à les faire tourner comme si je les avais peignés, fallait pas tirer trop dur parce que ça cassait facilement, mais ça me plaisait. Et puis il y avait une fille qui venait chez la mère Bouvet, elle venait s'amuser avec moi, et j'aimais bien la peigner, lui attacher les cheveux et c'est comme ça que l'envie m'est venue : être coiffeuse, mais les parents n'avaient pas de sous et en ce temps-là on n'était pas aidés. J'ai été mal reçu quand j'ai demandé ça. J'aurais été moins à la misère du temps, j'aurais eu moins l'onglée aux mains et aux pieds et moins de gerçures. Quand on avait l'onglée aux mains et que l'on prenait le linge chaud dans la bassine et que l'on mettait ça dans le froid, parfois ça portait au cœur.



Maïs femelle
www2.ac-lyon.fr

Pierrette Renard

Souvenirs de seniors

Ce n'est pas toujours agréable d'avoir à transmettre des messages

Vos œufs étaient bien petits

Ça se passe à St Denis d'Orques dans les années de l'après-guerre. Une maman envoie son fils chercher une douzaine d'œufs chez la mère Rousseau, une dame qui vivait de la vente de ses produits : œufs, volailles, lapins... et qui se promenait souvent avec son âne. La maman dit à son garçon : « Tu diras à la mère Rousseau que la dernière fois, ses œufs étaient bien p'tits. » Le gamin part chez la mère. Bonjour mère Rousseau, j'voudrais une douzaine d'œufs et ma mère m'a dit d'vous dire que la dernière fois vos œufs étaient bien p'tits. Mon p'tit bonhomme, tu diras à ta maman que mes œufs sont p't-ête petits mais ils sont serrés.

Un lendemain de fête toujours en fête !



Mariage Métayer à Saint-Denis d'Orques, transmis par Josette Chapron

Le dimanche, il faut aller à la messe

C'est l'histoire d'un jeune homme au lendemain d'une noce à la fin de la guerre 39/45. Ce genre de noce où l'on mange beaucoup le midi et le soir, où l'on chante, l'on boit bien et l'on danse et qui se termine très tard. Mais le dimanche, il faut aller à la messe. Pendant l'office, le prêtre monte en chaire pour faire son sermon et notre homme bercé par les paroles du prêtre somnole ou peut-être s'endort. Dans sa somnolence, il se croyait encore au mariage si bien qu'à la fin du sermon, il a applaudi.

Quand le bon sens pratique remplace le matériel

Le viau qui n'a pas l'air ben.

Cette histoire a été contée par M. Rivière, hongreur à St Denis d'Orques. Il reçoit un coup de téléphone : M. Rivière faudrait passer à la ferme, y'a un viau qui n'a pas l'air ben. - Lui avez-vous pris sa température ? il demande. Ah ! Non, mais j'lui ai mis un doigt dans l'trou du c... et c'était ben chaud !

Jacqueline Fouchard, Saint Denis d'Orques

Josette nous fait revivre la chaleur humaine et les plaisirs simples des veillées

Nous étions secoués dans tous les sens

Une autre joie pour moi, les mois d'hivers. Nous étions régulièrement invités chez plusieurs voisins, mais une famille est restée gravée dans ma mémoire. Papa avait fabriqué une « guimbarde » avec des oreillers et des couvre-pieds. Il nous y installait mes sœurs et moi, prenait le falot et nous partions à travers champs pour aller chez Bouttier aux Vacheries. Nous étions secoués dans tous les sens à cause des nids de poule de la prairie. C'était une vraie épopée. Mais qu'elle récompense à l'arrivée ! D'abord un bon chocolat chaud pour oublier le gel ou la pluie. Puis pendant que les adultes tapaient la manille, je jouais au nain jaune avec les mamies. Ça rigolait bien. Et pour finir la soirée ce n'était pas le bal disco, mais la grande collation avec rillettes, pâtés, fromage, confitures et les succulentes madeleines de madame Bouttier. Et quel régal quand elle nous faisait un grand bol de lait avec des châtaignes grillées à la cheminée. Ainsi réconfortés, nous pouvions faire le retour chaotique vers Etival.



Jeu de nain jaune

Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie

Est-il passé le temps où les enfants inventaient des jeux simples avec les produits de la nature ?



conkers

Notre trajet en car pour aller à l'école étant long et ennuyeux

Le nom campagnard du fruit du marronnier d'Inde en Angleterre est le conker et l'arbre



est donc a conker tree. En automne lorsque les fruits sont mûrs et tombent par terre, les coques épineuses s'ouvrent et voilà les marrons, ronds avec la peau luisante et brune. Nous, les enfants, sommes allés chercher les plus gros et les plus beaux pour les transformer en armes de guerre. Il faut percer le conker avec une broche et ensuite passer cinquante centimètres de ficelle par le trou et faire un nœud au bout de la ficelle. Le matériel est prêt. Deux opposants essaient de casser le conker de leur adversaire en le frappant avec le sien. Un joueur suspend son conker au bout de la ficelle et l'autre vise et lance son boulet. Le premier à être détruit perd le jeu. Il y avait les tricheurs qui trempaient leurs conkers dans le vinaigre pour les durcir. Pendant des générations les enfants s'amusaient bien sans l'ingérence des bureaucrates mais aujourd'hui les services d'Hygiène et Sécurité exigent que les participants portent des gants et des lunettes de sécurité comme protection. Aujourd'hui beaucoup de jeunes Anglais ne reconnaissent même pas un conker ! Notre trajet en car pour aller à l'école étant long et ennuyeux nous avons passé le temps à jouer aux conkers avec les garçons sur la banquette arrière du car, mais une des élèves m'a dénoncée et j'ai été appelée devant la directrice pour faire mes excuses pour mon comportement peu distingué !

Judith Davis, Blandouet

Des peurs et des bêtises, Serge pourrait en raconter des dizaines, mais il a choisi de se concentrer sur le thème des rodéos

Je me suis retrouvé les quatre fers en l'air

D'abord, j'avais une douzaine d'années, avec mes copains Charles, Jean-Marie et ma sœur, nous décidons de faire du cheval à Chemiré. Problème car on n'a pas de cheval. Charles a une idée géniale. « J'ai une vache mignonne comme tout, elle voudra bien qu'on monte dessus ». Comme je suis le plus casse-cou, je suis désigné comme jockey. Nous mettons la vache près d'une barrière de sorte que je puisse enfourcher ma monture. Je grimpe sur son dos mais en sens inverse de la marche parce que je n'ai pas pu faire autrement. Souci, la vache ne voulait pas avancer. Alors Charles m'a dit j'ai un moyen radical pour la faire démarrer. Il saisit un pieu et en donne un coup sur le dos de la pauvre bête. Elle est partie d'une furie en désarçonnant le cavalier illico. Je me suis retrouvé les quatre fers en l'air, le souffle coupé et incapable de me relever. Notre chevauchée s'arrêta aussitôt et les copains n'étaient même pas inquiets. En 1963, on ne pensait pas à filer aux urgences.

Ensuite, vers 16 ans me voilà motorisé. J'avais acquis une Flandria orange à quatre vitesses. Vu ma fougue, une seule vitesse aurait suffi. Je n'avais pas perdu le goût du rodéo. Un dimanche après-midi au pont de Chemiré, avec une bande de copains et leurs mobylettes, nous décidons de faire du moto-cross. En haut d'une petite butte, nous soulevons la roue avant. Tout s'est bien passé sauf pour moi. Etant le seul à avoir une boîte de vitesse, ma machine s'est mise à la verticale et s'est retournée sur moi. Comme pour la vache, me voilà les quatre fers en l'air, le souffle coupé et arrêt de la compétition. Le lundi j'avais quand même mal partout.



Rekord-50-1969 rouge-noire

Je me cramponnais aux gouttières

Enfin, vers 18 ans, mon envie du rodéo était toujours d'actualité. Je pense aujourd'hui que c'était irréfléchi. J'avais inventé avec la complicité d'un ami de me promener sur le toit de son Aronde. Couché à plat ventre je me cramponnais aux gouttières pas bien larges de la voiture. Nous voilà partis sur la route de la Mondantière à Chemiré. Malgré les virages nous faisons des pointes à 80 kms/h sur environ 1 kilomètre. A mi-parcours, les copains, toujours les mêmes attendaient pour m'applaudir. J'avais dû acquérir de l'expérience car c'est le seul rodéo qui s'est terminé sans chute ni souffle coupé.

Serge Grandin, Chemiré en Charnie

A plusieurs, on se sent vraiment plus forts pour faire des essais en tous genres, quelquefois à leurs dépens, décrits par Bernard Brunet, sa sœur Annick et leur voisine Thérèse Plu.

Nous mettions des morceaux de bois dans les freins

Sur le chemin des écoliers sur la route de Chammas à Blandouet nous étions nombreux dans les années 1960 à 1965, certains à vélo d'autres à pied, Gérard et Josette Levrard, Thérèse, Michelle, Bernard, Joelle, Colette, Noelle, Evelyne Plu, Louissette, Marcel, Régine, Bernard Bouteloup, Alain, Eliane, Marie-Josèphe Touchard, Ginette, Raymond, Marie-Claude Frétard, Bernard, Annick, Gérard, Marie-Noelle « Nono » Brunet. Tous ces enfants empruntaient cette même route chaque jour. Ceux qui devaient traverser la forêt avaient des bottes plastiques et l'hiver rentraient plus tôt afin de pouvoir faire le chemin de jour, Ceux qui avaient des vélos avaient parfois des débuts difficiles : ils se retrouvaient au fossé dans les ronces, les orties « ça pique », par terre sur le goudron « ça gratte » et rapidement nous devenions des pros du vélo et donc faisons des courses de vélo. Aussi pour ressembler à une moto nous mettions des morceaux de bois dans les freins qui frottaient sur les rayons de la roue afin de faire le plus de bruit possible « cr cr cr cr » génial.

Au printemps c'était la cueillette des fleurs coucous, primevères, pâquerettes, chèvrefeuilles pour faire de jolis bouquets pour nos mamans. Dans la petite maison de la Lisa (c'était le nom de la personne qui l'habitait), en fait il s'agit de la petite Girardière nous entrons à l'intérieur au travers des barreaux (il fallait être menu) il y avait des objets hétéroclites qui faisaient notre bonheur. Et en automne nous cueillions les noix et les pommes dans le jardin.

En été nous avions notre point de ralliement, le calvaire du chemin de la Vallée et de la Pagerie (qui a repris son nom d'origine la Pègerie), c'est là que se déroulaient nos courses et acrobaties avec point d'heure de retour chez nos parents.

Et en hiver nous sautions dans les fossés pleins de glace pour glisser.

Le temps où nous étions à l'école, les vélos étaient déposés chez des personnes du village : Félix Marteau le maréchal-ferrant, M. Hiron dans son grand hangar qui



En 2005, 30 ans après Annick, Rajen allait à l'épicerie de Fernande Ausselin



Neige dans les champs vers la Moutellière de Saint-Jean-sur-Erve

existe toujours. Nous avons également de l'admiration pour certains : le maréchal-ferrant, M. Marteau qui refaisait les roues des charrettes, des tombereaux en faisant chauffer le cercle de la roue dans un feu rond, le ferrage des chevaux avec l'odeur de la corne brûlée. Ainsi que pour M. Glassier lorsqu'il faisait la forge pour refaire les barres et les socs des charrues.

A cette époque sur le chemin de l'école les plus grands étaient responsables des plus petits.

Bernard Brunet, Blandouet/Le Mans

A l'insu de nos parents

Sur la route du retour, nous nous arrêtons à la Croix au carrefour de la Vallée pour s'abreuver avec du soda que nous avons acheté à l'épicerie chez Mme Ausselin à l'insu de nos parents. L'hiver en période de verglas, nous ne prenions pas les vélos alors nous allions à travers les champs de la Baillée en faisant des glissades sur la mare gelée.

Annick Brunet, Blandouet/Bonchamp-les-Laval

Le pain tout grignoté

Un souvenir particulier : Ce jour là Raymond Frétard qui avait acheté un grand pain a dû se faire gronder par ses parents en arrivant : tous les enfants présents avaient grignoté dans son pain, il n'en restait presque plus.

Thérèse Plu- Prioleau, Blandouet/Laval

Pour Josette, le sommeil était bien meilleur de l'autre côté de la route

Je prenais mon pyjama sous le bras

J'ai bien dû avoir peur dans mon enfance mais je me souviens surtout des bons moments. J'avais trois ou quatre ans et nous habitons à quelques dizaines de mètres de mes grands-parents maternels à Etival. Presque tous les soirs quand la nuit commençait à tomber, je prenais mon pyjama sous le bras et j'allais dormir chez pépé et mémé. Il n'y avait pas de voitures comme aujourd'hui mais il fallait quand même surveiller. Maman me lâchait au milieu de la route et mémé me récupérerait à l'autre bout. Le lendemain matin je faisais le chemin inverse. Une heure précise avait été décidée et maman m'attendait à son tour. C'était de drôles de manières mais pour moi le temps passé chez pépé et mémé était un beau cadeau.



Le cantonnier de Chemiré. A-t-il vu passer Josette ?

Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie

Souvenirs d'adultes

Anita Tollemer nous ouvre grand les portes de sa maison du bonheur, où, entre les jeux d'enfants et le travail se mêlaient chaleur et simplicité



En ville, aujourd'hui, il y a même des grands qui mettent le chariot devant. <http://clurba.fr>

La bonne humeur toujours de mise, une maison jamais vide

Mieux vaut rire dans une chaumière que pleurer dans un château : cet adage qui orne un mur chez ma grand-mère fait écho à mon enfance. De cette vie à la campagne je retiens avant tout la simplicité et le bonheur. Nous étions heureux avec peu de choses : des raquettes de tennis, des seaux empruntés à papa et nous improvisons un groupe de musique. Des ficelles de lieuse attachées à des boîtes confectionnées avec ce que nous avions sous la main et nos pièges à poule étaient opérationnels. Des chariots attachés derrière les vélos et l'on s'amusait comme des fous quand nous n'atterrissions pas dans les fossés en revenant les lèvres meurtries et ayant doublé de

volume. Parfois aussi on jouait aux gendarmes et aux voleurs. Un jour je me suis retrouvée attachée plusieurs heures par mes frères qui sont revenus me détacher en fin de journée. Il s'agissait de petites bêtises, jamais méchantes mais qui nous faisaient bien rire ou moins rire ! Des souvenirs marquants pour moi : mon premier vélo, je le vois encore au pied du sapin. Il était rose, celui de mon frère jumeau bleu. Un igloo construit avec mes trois frères pendant un hiver particulièrement rigoureux, dans les années 1980. Ce jour-là nous étions rentrés tous les 4 à l'intérieur, nous étions tellement fiers de notre construction.

Mais la vie à la ferme ce n'était pas que les jeux, c'était aussi le travail. Il y avait toujours à faire et nos parents n'étaient pas contre un coup de main que nous donnions de bon cœur. Pour ma part j'aimais bien aider maman et lorsqu'elle rentrait de la traite le soir j'avais préparé à partir de 8-10 ans le repas pour toute la famille afin qu'elle puisse se reposer un peu. Mes souvenirs sont très liés aussi aux animaux, il y en a eu tellement à passer mais deux particulièrement pour moi : une chatte qui s'appelait Frisquette qui ne voyait que par moi et qui venait me chercher quand elle mettait bas dans le foin, quelque chose de presque exceptionnel je crois. Mais surtout ma jument Aurore offerte par mes parents à l'âge de 11 ans. Je l'ai aimée profondément, je n'ai pas honte de le dire. Elle m'a quittée en 2005, après mon mariage, je l'ai tant pleurée.

Les souvenirs de gens qui passent, de la bonne humeur toujours de mise, une maison jamais vide, chez mes parents ça a toujours été « la maison du bonheur ». A la fin des années 1970, des gens en caravane vont voir le maire de Chammes en leur demandant qui sur la commune pourrait les accueillir. Ils sont là pour environ un an je crois, lui travaille sur les chantiers d'autoroute. On leur indique notre ferme la Noë Gontier. Quelle belle rencontre ce fut. Des pique-niques à foison, des parties de fous rires... Ils m'ont vu naître avec mon frère et puis un jour ils sont partis... mais sont souvent

revenus. Ce sont les meilleurs amis de mes parents aujourd'hui, ils se voient très régulièrement. C'était cela la vie à la campagne : la convivialité, les « grandes tablées »...

Anita Tollemer, Chammes

L'été à la ferme peut apporter bien des surprises, mais il en reste tant de bons souvenirs

Un bon coup de pied aux fesses



A deux pas du Quartier, 15 ans plus tard, un enfant joue avec un cultivateur sous l'œil amusé d'Auguste Glassier, le mécanicien agricole

Il y a environ 25 ans de ça, nous passions nos vacances à la ferme du Quartier chez Daniel et Madeleine Dufour. Chaque été se déroulait dans la bonne humeur, des temps forts comme le jour où Daniel me dit : « prends le tracteur et va chercher le plateau chez M. Marteau », je lui posai la question « tout seul sur la route » ? Il répondit « oui tu es prêt. » Je m'exécutais en ayant une angoisse terrible. Le stress disparu et le calme revenu, de retour à la ferme une certitude me vint, le métier que j'avais choisi était le bon. Il y a eu des fous rires au travail et quelques bêtises, la plus grosse que l'on ait faite, elle date. Ce jour-là, nous avons entrepris d'atteler le poney Julie avec des ficelles à un vieux cultivateur avec des roues en fer : nous voici partis dans le champ. Quand Daniel revint à la ferme, il ne nous chercha pas très longtemps. Il nous fit descendre avec un bon coup de pied aux fesses et nous passa un sacré sermon. Mais le plus grand plaisir se situait à la fin des vacances, où tout le village se rassemblait pour l'assemblée, il y avait une telle ferveur des bénévoles et un tel bonheur des villageois que BLANDOUET retrouvait sa joie de vivre.

Alain Mille, Blandouet/Sillé le Guillaume

Un caprice d'enfant qui aurait pu mal se terminer

Le secoue-paille

L'histoire que je vais vous raconter a marqué mon enfance, C'était une fin d'après-midi de Pâques à Etival, dans la maison que mes parents, Josette et Serge retapaient avec enthousiasme. Maman confectionnait des crêpes pour nous faire plaisir. Quant à mon frère, Lionel et mon père, ils étaient partis faire une « petite virée » avec la 2CV de Papa. Moi, Murielle, 7 ans, je trépignais d'impatience. Absents depuis un moment, je me languissais de les voir arriver, chose qui se produisit. Papa décida qu'il était temps de rentrer et moi, toute gamine que j'étais, je le suppliais de m'emmener faire un tour aussi dans la 2CV. Bien que réticent, il accepta. Nous voilà repartis, Papa, Lionel et moi direction la Pêcherie. Le chemin aller se fit sans encombre mais lorsque nous descendîmes la côte qui menait vers la cabane de pêche, d'un coup, la voiture s'emballa, les freins lâchèrent, Papa zigzagua, tourna le volant dans un sens, puis dans l'autre, joua avec les pédales sans trop savoir comment et si elles allaient réagir. Mon frère et moi ne comprenions pas ce qui nous arrivait. Nous étions tous deux estourbis. Papa, avec son accent typiquement sarthois, nous cria de bien nous tenir aux poignées. Je me souviens encore de la phrase qu'il m'a dite mots pour mots concernant l'unique et transversale barre qui reliait les sièges arrières de l'automobile, comme ça se faisait à l'époque : « Tiens la barre et ne la lâche jamais ». C'est alors que nous entamâmes une embardée vers la droite de la route, dans le fossé où une souche nous arrêta. Voilà la 2CV sur le côté. Nous avons vraiment pensé que nous n'allions pas nous en sortir, surtout nous, mon frère et moi, avec nos yeux d'enfants. Tout ce qui était dans la voiture, dinette et autres petits jouets en plastique que j'avais pris pour aller me promener s'étaient partout dans le fossé et la route. Mon frère perdit ses lunettes que nous retrouvâmes quelques jours plus tard. Choqués mais indemnes, nous regagnâmes, à pied, la maison et rejoignîmes Maman qui se demanda vraiment ce qui nous était arrivé. Papa demanda l'aide d'un voisin afin de retirer la voiture du fossé, avec un tracteur. Quelle aventure !

Aujourd'hui, une trentaine d'années plus tard, lorsque nous évoquons cette histoire en famille, nous en rigolons et nous regrettons vraiment de ne pas avoir pu garder notre fameuse 2CV qui nous secouait déjà le corps en temps normal, comme une voiture de rallye et qui là, avec l'accent, prenait tout son sens de secoue (secouer) et paille (corps).

Murielle Neveu, fille de Josette Grandin, Chemiré-en-Charnie/Conlie



depuis ils ont ajouté des poignées <http://dyanclub.free.fr>

Souvenirs de jeunes

A trois générations de distance les mêmes peurs provoquent les mêmes émotions

Nous avons même sursauté lorsqu'il a évoqué une fusillade

Pendant les vacances d'été, nous avons, par hasard, découvert une douille de carabine, les indications portées dessus (douille P379 S 12 38) nous ont permis de découvrir qu'elle datait de 1939. Il s'agit d'un calibre Mauser 7.92x57 utilisé pendant la guerre par les Allemands. Puis nous en avons trouvé d'autres... Notre enthousiasme grandissait et nous voulions découvrir l'histoire de ce lieu. Pourquoi retrouvions-nous des douilles américaines. Y-aurait-il eu des combats ? Notre imagination débordait ! L'enquête commençait... Enfouissant nos vélos, avec Eloi, mon frère, nous sommes allés à Vaiges à la rencontre de Monsieur Gérard Brunet, qui a habité à la Baillée, pour qu'il nous informe sur d'éventuels combats. Pas de chance il était absent. J'y suis donc retourné le lendemain. Il m'apprend que des Américains ont dormi dans le taillis pendant 5 jours, qu'il y avait une DCA orientée vers la Charnie, qu'un hangar aurait pris feu suite à des tirs américains... je suis un peu déçu, nous n'avons pas toutes les réponses à nos interrogations. Nous étions maintenant à la recherche de personnes susceptibles



Tout est parti de cette découverte. samaeldetect.centerblog.net

de nous renseigner sur des mouvements de troupes ou des combats autour de la Baillée. Nous continuons à mener l'enquête, parfois avec des cousins qui eux aussi se passionnent pour cette aventure. C'est ainsi que nous sommes allés à la rencontre de Madame Nédelec qui n'a pas pu nous renseigner. Puis à la rencontre de Monsieur Baudry qui nous a invités à consulter le petit Babillard et à rencontrer Monsieur Bernard Clairet. Comme pour chaque déplacement, nous prenons nos bicyclettes et en file indienne nous sillonnons la petite route vers Blandouët. Ainsi, Monsieur et Madame Clairet nous reçoivent, Martin, un de nos cousins, Eloi, Joseph et Antoine mes trois frères. Assis autour d'une table nous sommes captivés, silencieux et impressionnés par le récit de ses souvenirs au Buisson et aux collines de Chanteloup, nous avons même sursauté lorsqu'il a évoqué une fusillade. Passionnés et émus, nous avons écouté et apprécié ses souvenirs parfois douloureux et bouleversants. Mais nous n'avions toujours pas d'éléments concernant le taillis. Nous poursuivons l'enquête... Nous avons également rencontré Monsieur et Madame Bellayer, les habitants de la ferme du Buisson qui nous ont raconté comment les Allemands avaient réquisitionné des chevaux et une charrette avec de la paille appartenant à son père. Puis nous avons pris contact avec Monsieur Bernard Brunet, qui habite Le Mans et qui nous a dit qu'un officier allemand avait dormi à la Baillée dans la vieille maison, et qu'il avait retrouvé des battes de baseball dans le bois de la Baillée... Nous avons interrompu nos recherches puisque les vacances prenaient fin... Cependant nous sommes toujours à la recherche d'informations... Merci à tous ceux qui nous ont reçu et partagé leurs souvenirs. L'enquête continue...

Victor Bordère, Blandouët

François nous démontre qu'un jeu télévisé à fort audimat peut se dérouler aussi bien en pleine campagne sarthoise

Des êtres rugueux qui étaient impressionnants

La campagne est le meilleur endroit pour laisser place à son imagination, pour se distraire au contact des éléments, de la nature. C'est d'ailleurs exactement ce que l'on entreprenait à chaque fois avec ma sœur, Clémence, et ma grand-mère, Josette. Passionné, dès tout petit, par la pêche et donc par la chasse aux vers de terre, la suite de mon enfance fut rythmée par l'influence de la télévision sur mon imagination. En effet, le samedi soir, c'était le soir de « Fort Boyard », le célèbre jeu où on cherche les clés avec plus ou moins de succès. Il existait une épreuve où il fallait plonger les mains dans des pots remplis de substances étranges pour trouver la clé. Alors, avec ma grand-mère, nous avons créé notre propre version de ce jeu. Nous prenions des cubis de vin rouge vides que l'on séparait en deux. La question qui se posait était : avec quoi remplir ces cubis pour rendre cette épreuve palpitante ? Pour ma grand-mère, habituée à vivre au contact de la nature, ce n'était pas difficile de trouver de quoi nous faire peur. C'est naturellement qu'elle choisissait des orties, des graviers, des ronces et toutes sortes d'éléments qui sont traumatisants pour les jeunes enfants parce que, comme on le répétait durant les promenades : « ça pique ». Il y avait aussi des cubis avec des choses plus gentilles, comme des feuilles de noisetier, de l'eau mais aussi d'autres avec des vers de terre, des crapauds et des êtres rugueux qui étaient impressionnants, surtout les yeux bandés. Cependant, on n'hésitait pas avec ma sœur à y plonger nos mains en essayant toutefois de passer à côté de celui qui contenait les orties pour éviter de ressortir avec des boutons. Néanmoins, ma grand-mère, maligne, choisissait souvent ce pot pour cacher la clé. C'était à chaque fois un moment de rires intenses, surtout pour celui qui ne jouait pas... un peu sadique néanmoins. Il n'y avait pas de notoriété, d'argent ou quoi que ce soit à gagner, si ce n'est un bon goûter après tant d'efforts dans ce jeu qui mélangeait pour nous joie et peur.



Cubis ou bonbonnes c'est toujours aussi palpitant

François Neveu, petit-fils de Josette, Chemiré-en-Charnie/Conlie

Ces animaux sauvages sont quand même source de tracas et d'un danger réel

Tout s'étant bien terminé, nous pouvons faire un peu d'humour



Les Sangliers

On a tous dans notre enfance vécu des moments dont nous ne nous souvenons plus aujourd'hui car nous étions trop petits et pourtant nous les connaissons bien car nos parents ou autres proches nous les ont racontés. Voilà justement une petite histoire qui m'est arrivée et que nous évoquons de temps en temps en famille, il faut dire que celle-ci a fait bien peur à maman et aurait pu mal se terminer. C'était un jour où maman avait décidé d'aller se balader un peu, nous étions allés rendre visite au Buisson chez monsieur et madame Bellayer. Au fil de la conversation, ils nous ont annoncé qu'ils avaient de petits lapins naissant dont la mère était morte, ils se demandaient alors comment ils allaient faire pour les sauver. C'est à ce moment que maman leur proposa des petits biberons qui avaient servi à sauver nos chiots élevés eux aussi avec ces

biberons. Nous voilà donc retournées à la maison. Maman me demanda de rester sur le chemin, le temps qu'elle aille les chercher. Je me suis quand même avancée jusqu'au portail et heureusement ! Quand elle revint vers moi, maman me cria de ne pas bouger : elle avait aperçu un sanglier venant à toute allure dans notre verger, il a pulvérisé le grillage à mouton, traversé le chemin et continué sa route dans le champ voisin. C'était effectivement un jour de chasse. Si je n'avais pas bougé comme maman me l'avait demandé, j'aurais été sur sa trajectoire et il ne vaut mieux pas s'imaginer la suite. On peut le dire, ce jour là : j'ai eu chaud ! Maintenant, tout s'étant bien terminé, nous pouvons faire un peu d'humour : ce sanglier chassé, avait tellement peur qu'il allait au moins à 80km/h car il avait la queue en 8 et le trou de balle à 0 !

En parlant de sanglier(s), mon petit frère aussi a eu son histoire avec eux. Pour aller au collège, chaque matin il attendait

le car au bout du chemin et dans la saison, en janvier 2013, il faisait nuit noire à cette heure-là. Un jour il a entendu du bruit, il se demandait ce que cela pouvait bien être mais sans plus s'y attarder. Le soir même en parlant avec les parents, ils se sont dit que c'était peut être des oiseaux mais le lendemain matin avant de prendre le car, le bruit recommença, il entendait des bruits de pas et des souffles, il se dit qu'il ne pouvait pas s'agir d'oiseaux mais peut être d'un sanglier et commença alors à s'inquiéter. Le bruit recommençait tous les matins, cela a bien duré trois-quatre jours. Pourtant non peureux, il appréhendait d'attendre le car, maman avait donc fini par l'accompagner. Quelques jours plus tard, papa vit trois sangliers dans le champ de notre voisine, en face de la maison. Ce qui a confirmé les pensées d'Antoine, mon petit frère. Papa les a pris en photo. Sacrés sangliers, ils nous font dresser les poils !

Angelina Gohier, Blandouet

Une fricassée de champignons bien réconfortante.



Pour se remettre de ses émotions www.likeachef.fr

Nous n'avions pas de boussole

La plus grosse peur que j'ai eue s'est produite il y a 4 ans. J'étais dans le taillis de mes grands-parents, Serge et Josette, avec eux. Nous voulions ramasser des champignons pour pouvoir faire une fricassée au dîner le soir. En entrant dans celui-ci, nous commençons la cueillette qui était plutôt bonne. Nous avançons loin dans le taillis, je ne me repérais plus, mais mes grands-parents connaissent leur propriété comme leur poche donc aucune inquiétude. Nous étions distancées avec Mamie par Papi qui commençait à aller dans les taillis voisins pour pouvoir sortir. Au bout d'un certain temps nous ne voyions plus Papi, il était parti dans une autre direction. Je commençais donc à m'inquiéter fortement. Je n'avais rien pour me repérer. Ma grand-mère disait qu'il fallait suivre le nord mais nous n'avions pas de boussole. J'étais perdue. Je ne pensais pas que Mamie savait où nous étions. Je criais : « on est perdues ! » tout en pleurant. Nous continuions alors d'avancer afin de trouver une sortie. Nous étions dans un taillis voisin mais tous se ressemblent, donc comment savoir à qui il appartenait. Mamie nous a donc dirigées vers une sortie qui n'était pas du tout la même que celle de mon grand-père. Nous nous sommes retrouvées sur une route, à l'antenne des Plauderies, avec beaucoup de kilos de champignons, nous sommes rentrées à la maison et nous avons cuisiné notre récolte.

Clémence Neveu, petite-fille de Josette, Chemiré-en-Charnie/Conlie

La malice, la gourmandise, la fête laissent de bons souvenirs.

Jusqu'au moment de se faire remettre dans le droit chemin

En classe de maternelle je me rappelle des tiroirs de l'école où se trouvaient les « Nuts » et « Mars » de Roger Rossignol que je subtilisais. Aussi, madame Chartier avait un cerisier qui rendait beaucoup l'été et, parfois accompagnée de Louise Charbonnel, j'allais ramasser ses cerises les plus apparentes si délicieuses, très discrètement. Le casse-pot en est un souvenir parlant pour moi, à la fois pour les bonbons, les tours de manège et l'ambiance joyeuse et festive. Le vélo fleuri aussi avec ses parades accompagnées de « Frimousse » petite chienne que je mettais dans le panier avant du vélo et qui était aussi fleurie que mon vélo. Souvenir de Noël :



Sophie sur l'âne et Hugo à gauche à l'âge où on ne fait plus de bêtises !

un jour ou mon frère Hugo réalisait une véritable bûche de Noël de décoration (avec bûchette de bouleau) agrémentée de quelques paillettes et branchettes de houx, nous allions en faire une idée de vente en proposant à madame Douzami d'en acheter une pour les fêtes, puis madame Chevreuil, madame Pichon etc. Jusqu'au moment de nous faire remettre dans le droit chemin par notre papa afin d'aller rembourser chaque personne tout en leur laissant la fameuse bûchette.

Sophie Drouard, Saint-Léger-en-Charnie/Bussières 42

La nature a du bon dans l'apprentissage scolaire, mais les enfants de la ville ne pouvaient vivre cela

Les classes embarquées dans la remorque

Mon souvenir le plus incroyable est celui de la piscine inventée pour l'occasion à l'école primaire de Saint-Léger sur un des pignons du bâtiment. Celle-ci réalisée de bottes de paille et de bâches noires agricoles, dessinait un chemin en forme de « L » et permettait de déambuler comme dans un ruisseau. Tous les élèves barbotaient dans l'eau délicieuse tout en étant à l'école ! Incroyable! Les souvenirs du catéchisme au presbytère n'étaient pas les plus agréables mais restent drôles encore aujourd'hui. Ce groupe de jeunes gens se retrouvait ainsi en dehors de l'école dans le petit bâtiment du presbytère à recevoir les leçons de Madame Lechat sur le bon apprentissage des prières habituelles. Peu concentrés, certains d'entre nous, dont Stéphane Destais et moi-même, arrachaient des morceaux de nappe cirée, échangeaient des images du chocolat Poulain et quelques blagues avant de recevoir la récompense de fin de leçon : un bonbon. En dernier souvenir, plus gustatif celui-là, c'est le jour où Roger Rossignol, instituteur de l'école primaire de Saint-Léger, proposait à ses élèves de réaliser un herbier.

En début d'automne 1983, les classes embarquées dans la remorque arrière du véhicule de M. Rossignol partaient à l'aventure dans les bois du Ronceray pour aller récolter feuilles d'arbres en tous genres, goûter les nêfles délicieuses, découvrir les bestioles des bois, manger le pain d'épices de madame Rossignol encore chaud... et revenir riches d'un cahier chargé de feuilles à faire sécher et légènder. Les panneaux éducatifs accrochés à l'école représentaient des scènes de vies comme celle d'une école dans les bois : cette fois-ci c'était nous et pour de vrai !

David Drouard, Saint-Léger-en-Charnie/Lyon 69

Fermeture provisoire

Ici s'arrête ce 21^e dossier de nos Ateliers d'histoire de la Charnie. Mais vous le savez, chaque petit Babillard illustré ne fait qu'ouvrir un nouveau dossier. A vous tous maintenant de poursuivre celui-ci en nous envoyant le récit de souvenirs qui vous seraient revenus à la lecture de ce numéro, les photos que vous aurez retrouvées, ou en demandant à vous rencontrer. Nous avons vu que beaucoup de souvenirs avaient pour cadre la nature, les champs et les fermes, la forêt, ce qui est bien normal pour un beau petit pays rural comme le nôtre, mais peut-être êtes-vous allés au patronage, vous êtes-vous investis dans un local jeunes, ou été inscrits dans un centre aéré, autant de lieux qui bruissent encore de rires, de chants et de cris. Alors que diriez-vous de faire un état des lieux de l'enfance ? Et puis il y a sûrement d'autres idées, les Charnéens n'en manquent pas !



Peut-être la sortie d'une séance de cinéma dans l'ancien presbytère à Blandouet

F. B.

Les arbres de la Charnie



Maronniers de Ste Suzanne

Judith, la spécialiste des arbres de la Charnie au sein de nos ateliers d'histoire, fait le lien avec son article sur les conkers dans le dossier une enfance en Charnie

Le marronnier d'Inde

Dans les pays à l'est de l'Europe le marronnier se trouve en forêt entre 700 et 1200 mètres d'altitude. Il a été introduit en Europe en 1576. Son bois n'a pas d'intérêt commercial et en général le marronnier ne fait pas partie des essences forestières chez nous. C'est un arbre assez décoratif avec ses feuilles à plusieurs lobes et ses cimes de fleurs blanches. Il est mis en valeur comme arbre



isolé et on trouve quelques sujets dans le pays de la Charnie, notamment dans la cour du château de Sainte-Suzanne et également en face de la pharmacie, place Ambroise de Loré.

Judith Davis, Blandouet

Du côté des Ateliers

Suite de dossiers

Histoires de cannes et de crosses, n°18, décembre 2012



Les lieux-dits de la chasse et de la pêche

Dans le n°18 *Histoires de cannes et de crosses* (p. 28) du petit Babillard illustré, nous vous proposons de recenser les lieux de la Charnie qui ont un lien avec la chasse ou la pêche. Après Chanteloup (Blandouet) et Hucheloup (Joué-en-Charnie), je suis passé au Loup pendu en allant à la rencontre de Marie-Thérèse Oger. Quant à l'Emerillonnière dont m'a parlé Simone Mercier, qui peut dire s'il s'agit du petit faucon, de l'hameçon ou du mousqueton, et pourquoi ? Et vous, qu'avez-vous trouvé comme lieu-dit ?!

F. B.



Outils, savoirs et savoir-faire, trois générations d'agriculteurs en Charnie, n°20, décembre 2013



Le bonheur n'était pas dans le prêt... mais dans le pré !

« Le bonheur n'était pas dans le prêt » titre le Maine Libre... L'article fait suite à un reportage d'Edouard Bergeon réalisateur d'une série documentaire intitulée *Les fils de la terre* (France 2, le 19 octobre 2013). Le sujet de l'article : *Après avoir failli couler, une exploitation de 60 ha, où 50 vaches normandes produisent 350 000 litres de lait, est sauvée...* C'est « simple comme un coup de fil » ; celui que l'agricultrice a passé auprès de Solidarité paysans un 22 décembre. Pourtant, elle ne croyait plus au Père Noël ; mais ce SOS a permis de reconsidérer la situation. Après la déclaration de cessation de paiement devant le tribunal de grande instance, les créanciers ont joué le jeu de l'étalement des dettes et en 2017, la situation financière sera redevenue parfaitement saine. L'agricultrice témoigne : *Le tribunal, c'est toujours un choc, une crainte. Comme si on était des délinquants. Nous avons eu affaire à des gens vraiment compréhensifs et attentifs.* Plus loin, elle ajoute *Parfois, on se sentait surveillés... Le milieu agricole ne fait pas de cadeau : les faux pas sont guettés, épiés. Mais nous n'avons plus honte et nous avons pu préserver la totalité de notre outil de travail.* La honte, ce sentiment si lourd qu'il mène certains au suicide... Notre agricultrice le dit : *Le SOS vient des femmes, presque toujours...* Le rôle des associations est primordial : l'écoute, l'absence de jugement négatif et le respect sont autant d'éléments qui aident à « crever l'abcès ».

En 2010, la MSA Mayenne-Orne-Sarthe a mis en place des « Séjours-répit » pour que des familles en détresse puissent « souffler » ; assistantes sociales et psychologues sont là pour écouter et aider ces familles. L'immense soulagement ressenti par ceux qui ont vécu ce type de séjour fait tache d'huile et les demandes augmentent ; preuve s'il en fallait que

les difficultés augmentent elles aussi.... *Solidarité Paysans* a reçu 27 appels de détresse depuis le début de l'année... Notre agricultrice fait désormais partie des « permanents téléphoniques » et suit quatre familles... La solidarité est bien une force et un espoir !

Mais...« L'amour est dans le pré »...

L'émission présentée par Karine Lemarchand cartonne sur M6... Pourquoi cet engouement pour cette « agence matrimoniale » version rurale ? Pour la découverte du mode de vie paysan avec ses disparités ? Pour l'analyse sociologique de ces « vieux garçons » comme on disait autrefois ? Pour les paysages bucoliques qui cachent mal les difficultés de la vie quotidienne ? Par voyeurisme, comme souvent dans ce type d'émission ? En fait, le téléspectateur s'est pris d'affection pour ces agriculteurs et agricultrices qui parlent si bien de leur passion, celle qui les empêche souvent de vivre « normalement ». Le charme de l'animatrice et surtout son sens de l'écoute, le respect dont elle fait preuve et la pointe d'humour qui génère les fous rires sont autant d'ingrédients de la réussite de cette émission... cela lui a valu d'être récompensée du « poireau », nom donné à la médaille du Mérite agricole à cause de sa couleur ! Un succès qui donne des idées. Au comice de Brûlon, en septembre 2013, les organisateurs ont reçu un invité d'honneur : Thierry, agriculteur dans la Manche, candidat de la saison 2012 et son épouse... et la foule était au rendez-vous ! Le bonheur était sur le pré du comice brûlonnais.



Karine Le Marchand

De comices en comices ...

En 2012, dans le cadre du comice intercommunal des Pays de Loué, Chemiré-en-Charnie accueillait le ministre de l'Agriculture, Stéphane Le Foll. C'était l'occasion de lui faire connaître le *petit Babillard illustré* (voir PBI n° 18) et l'accueil fut chaleureux... Quelques numéros plus tard, la tentation était grande d'offrir à cet ancien professeur du lycée agricole de Rouillon le PBI n° 20 *Outils, savoirs et savoir-faire, trois générations d'agriculteurs*. Ce fut chose faite lors du comice d'Amné-en-Champagne en août 2014 où je remettais cet exemplaire en mains propres, avec une spéciale dédicace *A monsieur le ministre de l'agriculture, pour vous distraire entre deux dossiers...* Un message apparemment bien reçu !

Martine Letourneur-Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

STÉPHANE LE FOLL
MINISTRE DE L'AGRICULTURE, DE L'AGROALIMENTAIRE
ET DE LA FORÊT
PORTE-PAROLE DU GOUVERNEMENT

Je tenais à vous remercier vivement pour
la spéciale dédicace du "petit Babillard".
Amélie Stéphane Le Foll

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE, DE L'AGROALIMENTAIRE ET DE LA FORÊT
7B, RUE DE VARENNE - 75349 PARIS 07 SP - TEL : 01 40 55 41 01

Survivance d'un registre de délibérations 1952-2007

Le passé commence à tout instant. Lors d'une réunion, j'entends dire que le comice du canton de Sainte-Suzanne n'aurait pas lieu cette année et que vraisemblablement il fusionnerait avec le festival de la viande d'Evron, comme l'a déjà fait celui du canton de Bais. Vers le sud de la Charnie, le comice de Vaiges a disparu il y a longtemps. Reste aux confins ouest, celui de Montsûrs et vers l'est, ceux de

Saint-Denis d'Orques et du canton de Loué. Avec la fin de ces rendez-vous annuels de l'excellence en matière d'élevage, c'est un volet entier de notre culture et de notre histoire paysannes qui se ferme, presque en silence. Les ateliers d'histoire de la Charnie ne pouvaient pas laisser disparaître un tel patrimoine sans réagir. Certes, nous n'allons pas changer le cours des choses, mais au moins pouvons-nous essayer d'éviter que le souvenir de ces rencontres professionnelles de l'élevage ne sombre dans l'oubli et avec lui les images de concours champêtres, de plaques accrochées au-dessus des portes d'étables, le bruit des éclats de voix des fins de banquets, le cognement du bétail contre les enclos et le sourire des éleveurs primés. Alors j'ai essayé de retenir ce passé en feuilletant le registre des délibérations du comice de Sainte-Suzanne, pensant qu'au fil de la lecture des comptes-rendus de réunions, quelques images d'hier ressurgiraient, même aux yeux de quelqu'un qui n'est ni d'ici ni paysan. Eh bien la magie de la lecture a opéré et je peux partager avec vous quelques instantanés de 55 années de comice. Je termine en adressant un grand merci à Jean-Luc Lemaître, vraisemblablement dernier président de ce comice, de m'avoir prêté ce document et surtout d'avoir pris le temps de m'aider à comprendre cet univers de l'élevage traditionnel. Merci aussi à ses parents, Armelle et Louis, qui restent dignes et souriants alors que disparaît un savoir-faire qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs parents et qu'ils ont su développer et transmettre. En souhaitant que des éleveurs prennent mon relais et écrivent l'histoire vécue d'un des derniers comices de la Charnie. Ainsi le registre ne se refermera pas complètement.



F. B.

Les présidents

1953 : M. Simon en remplacement de M. Schmitt, président d'honneur,
26 mai 1963 : Jean-Baptiste Monnier fils élu président actif ; M. Cribier président d'honneur,
2 mai 1965 : Victor Julien,
30 mai 1976 : Maurice Pilon,
20 mai 1986 : Marcel Lhuillier,
1999 : Jean-Luc Lemaître



Victor Julien, Maurice Pilon et Marcel Lhuillier, trois des six agriculteurs qui ont présidé le comice de Sainte-Suzanne

Au fil des délibérations

2 mai 1954 : Enseignement agricole.

L'examen des jeunes gens et jeunes filles au **concours d'enseignement agricole** est fixé au jeudi 20 mai 1954 à 15 heures. En vue de récompenser les jeunes et les encourager, un **voyage d'études** a été prévu pour le début de juillet.

26 juin 1955 : Enseignement agricole

Les **cours postsecondaires** de jeunes gens et filles ne donnant pas de résultats satisfaisants **sont supprimés**. Ils sont **remplacés par une épreuve de classement de bétail** réservée aux jeunes gens de 15 à 18 ans.

2 juillet 1957 : Le président expose qu'en raison des cas de **fièvre aphteuse**, que la réunion a été tardive, mais que néanmoins qu'il y a lieu de fixer la date du comice agricole une amélioration de la situation étant possible. La date prévue a été fixée au dimanche 18 août 1957. **Le repas**

aura lieu, s'il y a comice, au Croissant, maison Desnos.

18 mai 1959 : Melle Blanchard Marie-Louise, servante de ferme depuis 24 ans dans la famille Hardy à La Touche des Prés de Viviers-en-Charnie, ayant obtenu la **médaille d'honneur agricole**, M. le président propose que la médaille lui soit offerte le jour du comice. Les membres présents émettent un avis favorable.

2 mai 1965 : La commission pour les **serviteurs ruraux** se réunira à la mairie de Sainte-Suzanne le dimanche 18 juillet 1965 à 9h.

19 mai 1968 : le concours « **bonne tenue de ferme** » ne présentant plus, semble-t-il, d'intérêt est **supprimé**.

28 mai 1972 : Serviteurs ruraux

Plusieurs questions posées par les membres du comité sont débattues. L'ensemble des membres décide :

- de ne pas élargir la section « serviteurs ruraux » aux serviteurs artisanaux sauf ce qui concerne la mécanique agricole.
- De considérer le lieu de travail et non le domicile du serviteur rural.
- de ne pas accorder de primes, à l'issue de leur retraite, aux ouvriers agricoles ayant toujours servi dans l'agriculture.

Questions diverses : Le prix de revient **des cocardes** étant relativement élevé, il serait préférable de les remplacer par un **ruban tricolore**. L'ensemble des membres du comité décide de **maintenir le millésime sur les plaques**, excepté pour les races ovine et porcine



maintenir le millésime sur les plaques



supprimer les plaques aux 2^{èmes} prix

23 mai 1973 : Questions diverses : **annuler le millésime sur les plaques** par un vote à bulletin secret ayant donné pour résultat ; 13 voix pour l'annulation, 8 voix pour le maintien

15 mai 1975 : La date du comice est fixée au dimanche 27 juillet 1975 à 8 heures, **Place du Champ de foire** à Sainte-Suzanne.

30 mai 1976 : La date du comice est fixée le dimanche 25 juillet 1976 aux heures et emplacements habituels.

17 avril 1977 : La date du comice est fixée au dimanche 24 juillet 1977 aux heures et emplacements habituels.

10 mai 1978 : La date du comice est fixée le 30 juillet au **même emplacement que l'an passé ; route d'Evron**.

12 mai 1982 : Le président Pilon donne lecture d'une lettre de **M. Maupoint maire de Vaiges** demandant **que le comice de Sainte-Suzanne soit itinérant** et qu'il soit implanté à Vaiges pour 1982. Après discussion il est procédé au vote : sur 22 votants 19 votent contre et 3 pour. En définitif le comice du canton de Sainte-Suzanne restera implanté à Sainte-Suzanne sur le lieu habituel route d'Evron. Il est proposé ensuite

que le banquet du comice soit itinérant. On procède également au vote : sur 22 votants, 14 pour et 8 contre. Donc le banquet, après tirage des communes aura lieu sur la commune de Thorigné.

22 avril 1996 : Thorigné propose de faire le comice itinérant. La proposition est rejetée pour cette année (problème de terrain et de la mise en place) cependant la proposition est à revoir pour l'an prochain. Il ne faut pas tout exclure.

27 mai 1999 : Suppression des plaques aux 2^{èmes} prix.

Les lieux et cuisiniers/traiteurs des repas et banquets

- de 1955 à 1981 à Sainte-Suzanne,

1957 : Repas au Croissant, Maison Desnos, 1958 Banquet Maison Lair, café du Croissant, 1963, 66, 69, 72, 75.

1959 : Banquet au café restaurant Brunet Au bon accueil 67, 70, 73, chez Madame Brunet, 77.

1955 : Repas au Lion d'Or, 60, 62.

1961 : Hôtel Beauséjour, 65, 68, 71 chez M. Picoche, 74, 80.

1979 : M. Aubin de Sainte-Suzanne sera contacté.

1981 : Restaurant Barrier à Sainte-Suzanne.

- et de 1982 à 2006, à travers le canton

1982 : **Thorigné-en-Charnie**, 1987 : Chez M. Richard, 93 : restaurant des Routiers, 2005 : chez M. Fraboulet, au restaurant les routiers au lieu-dit les Poteaux.

1983 : **Saint-Léger-en-Charnie**, 90

1984 : **Saint-Jean-Sur-Erve**, 91, 96, 2002 : Servi par M. Charlot de Sainte-Suzanne dans la salle des fêtes, id. 2004

1985 : **Vaiges**, 88, 94.

1989 : **Torcé**, 95 chez Réauté, 98 : le repas serait à Vaiges, cependant, n'ayant aucune proposition possible à Vaiges, le repas sera à Torcé-Viviers, 2001, 2007 : préparé et servi à la salle des fêtes par le restaurant Beauséjour.

1992 : **Sainte-Suzanne**, 1986 : Chammes ou Sainte-Suzanne. Sainte-Suzanne retenu, chez M. Picoche, 97, 2003 : servi salle des fêtes de Sainte-Suzanne par le restaurant Beauséjour, 2006 : préparé par M. Charlot et servi à la salle des fêtes de Sainte-Suzanne.

2000 : **Chammes**, repas dans la salle des fêtes avec le restaurateur de Torcé-Viviers.



Le comice de Sainte-Suzanne, avant les enclos



Claude faisant un tir au but devant Jean-Yves Dufour, André Gaudemer et Gilbert Breton lors des retrouvailles de l'Etoile sportive de Blandouet le 11 juin 2005

Fratries

En arrivant de Margaux, où j'habite à présent, pour passer quelques semaines de vacances estivales dans la maison familiale avec mon frère cadet David, je veux rendre un hommage à Claude Frétard dont je viens d'apprendre le décès. Nous nous remémorons quelques souvenirs de Claude alors capitaine de l'équipe de réserve de l'ES Blandouet et évoquons un match de coupe où cette fois c'est Christophe, son fils, qui joue contre Torcé-Viviers, il y a de cela une vingtaine d'années et Christophe de signer un débordement et un centre du côté droit pour me permettre d'inscrire le troisième but après les deux buts de David. A Blandouet, le foot était un peu une affaire de familles... Je m'abstiendrai de dresser la liste de toutes les fratries qui se sont succédées au club de crainte d'en oublier. L'important c'est cet esprit de petites familles qui régnait au sein du club. Merci Claude, repose en paix.

Famille Glassier de Blandouet

Fursan et le Graal

Le quatrième tome des aventures de Fursan, le jeune Diablinte, vient de sortir aux éditions Atramenta. L'écrivain Robert-Christian Schmitte, habitant Torcé-Viviers, raconte dans *Sainte-Suzanne dévoile le Graal et Avallon* comment notre région a influencé cette légende.



Sur un air de flûte

Bien qu'ils aient fêté leurs 10 ans, les Ateliers d'histoire sont jeunes au regard des années d'engagement de certains Charnéens qui ne font alors qu'un bref parcours avec nous. Cela avait été le cas de Béatrice Berthout (PBI n°18, p.28), cette fois c'est Philippe Eon qui s'éloigne. Cependant tous laissent des souvenirs marquants comme, pour Philippe, ces airs de la Charnie qu'il avait joués à la flûte en juin dernier, lors de l'anniversaire des 10 ans, et au fond de nos cœurs l'image de quelqu'un de simple, discret et généreux. Mais pour sûr, sa flûte a dû se ranger, bien droite, dans la futaie de la Grande Charnie. Aussi ne soyez pas surpris d'entendre voler des notes de musique en vous y promenant, un jour où le vent frôle les cimes.



F. B. Philippe Eon accompagnant Jean Alves le 14 juin dernier pour le 10^e anniversaire des Ateliers d'histoire de la Charnie

La Charnie, libérée !

En cette année de commémoration des deux guerres mondiales, les Charnéens ont apporté leur contribution à l'écriture de la l'histoire de la Libération de notre petit pays. Simone Mercier en a commencé le récit dans le dossier *Une enfance en Charnie* et, en écho, le jeune Victor Bordère a prouvé, dans une enquête menée avec passion et émotion, combien cette histoire est susceptible de porter encore ses leçons. Ce récit se poursuit maintenant par des témoignages de Charnéens qui viennent compléter une autre enquête, celle menée par Vincent Orrière sur la Libération dans le Maine. Aux personnes citées dans cet ensemble de récits, il convient d'ajouter le Dionysien Jacky Emery pour ses recherches (voir PBI n° 15, p. 6) et de souligner l'action des communes qui ont honoré la mémoire de ceux qui ont donné leur jeunesse ou perdu leur vie, de celles et ceux aussi qui les ont aidés, pour que nous puissions vivre les nôtres. A tous, les Ateliers d'histoire de la Charnie disent leur gratitude.

De Sainte-Suzanne ./...

Replongeons-nous en août 1944. Le 5 août, la 90th Infantry Division prend d'assaut Mayenne. La préparation parfaite de la libération de Mayenne, la rendra rapide et efficace, quelques soldats américains seront tués, dont James Mc Racken (qui a donné son nom au pont de Mayenne). Le 6 août 1944, au matin, la 90th Infantry Division est bloquée à l'entrée d'Aron suite à une contre attaque allemande chargée de reprendre Mayenne. Les combats autour d'Aron, Belgeard, Jublains, Commer, Montourtier, Grazay, seront très durs de nombreux soldats américains et civils y perdirent la vie. Ils s'achèveront le 12 août. La 90th Infantry Division bloqué à Aron, contourne alors l'obstacle et progresse par Montsûrs, où ils arrivent en fin d'après-midi, puis un détachement fait halte à Sainte-Suzanne et un second à Torcé-Viviers-en-Charnie (Viviers à l'époque). Dans la nuit du 6 août 1944, des combats s'engagent à Montsûrs, Sainte-Suzanne et Viviers. Les Allemands ont infiltré les lignes américaines, l'aviation allemande s'en est mêlée et mitraille les soldats américains. Montsûrs est repris par les Allemands. Au matin du 7 août 1944, après la confusion de la nuit, les Américains luttent âprement et reprennent Montsûrs, mettent en échec les Allemands à Viviers, et défendent Sainte-Suzanne. Les Allemands équipés de blindés, de canons antichars et anti-aériens, résistent et retardent la progression américaine vers le Mans. Plus de 2000



Près du carrefour de Clairbois, canon Allemand détruit par artillerie US 7 Aout 1944



24 octobre 2014, à l'endroit où fût détruit le canon allemand



Report 90th ID 359th IR
8 Aout 1944 Temoignage civil
Allemands à la Flardiere Blandouet

Allemands sont regroupés dans la forêt de Charnie. Des parachutistes allemands, de l'infanterie motorisés et aussi à bicyclette, des tankistes, et aussi des SS. Un groupement de soldats américains de la 90th Infantry Division, chargé de sécuriser Vaiges est appelé à la rescousse. Eux aussi connurent de lourds combats autour de Vaiges et de Saint-Jean-Sur-Erve. Ils partent donc de Vaiges vers Sainte-Suzanne, mais ils sont pris par surprise à Chammes. Les combats sont durs et intenses, les Américains perdront 8 soldats et auront au moins 50 blessés. Ces combats vont durer plus de 5 heures. Les Allemands laissent le village en feu et s'enfuient

vers Blandouet. La journée du 7 août se termine, mais les Allemands ne baissent pas les bras et se regroupent à nouveau dans la forêt de Charnie. Le 8 août 1944, la 90th Infantry Regiment, pour une partie, arrive au Mans, pour l'autre partie, nettoie les poches de résistances dans la Charnie. Puis ce sera la 80th Infantry Division qui continuera à réduire les poches allemandes jusqu'au 12 Août. J'ai pour projet d'écrire un livre sur la 90th Infantry Division en Mayenne, en août 1944, et je recherche toute informations, documents, photos, témoignages sur la libération du secteur de la Charnie, notamment Sainte-Suzanne, Chammes, Vaiges, Blandouet, Neuville-en-Charnie, Torcé-Viviers, Voutré... D'avance merci pour votre aide

Vincent Orrière, L'Huisserie 53970
Président de l'Association Mayenne-WW2 - 13 Domaine de Sainte-Croix
vini44@msn.com / mayennww2@live.fr
06.85.05.31.75

Quand il s'est rendu compte qu'il n'y avait plus personne dans le champ



16 Allemands faits prisonniers aux Mottais positionnés pour défendre le groupe de soldats de la Belle Noë.

. /... en passant par Blandouet,

William Banks a été conduit par M. Neuville à la Valette chez Choynet. Neuville habitait le Bouquet, il était cantonnier et sa femme s'occupait de son bordage. Je ne sais plus si c'est Choynet qui a emmené Willam Banks à Sainte-Suzanne ou si c'est le Dr Lenormand qui est venu le récupérer. Mon père fauchait avec la lieuse près de la Farinière. J'étais avec le gars Foucher et on a vu les avions ; ça bagarrait dur, ça pétait ! On s'est cachés derrière un buisson, on ne sait même pas comment on a pu traverser... Mon père n'entendait rien avec le bruit de la faucheuse, mais quand il s'est rendu compte qu'il n'y avait

plus personne dans le champ, il s'est mis à l'abri avec les chevaux le long de la haie en attendant que ça se passe ! On a vu un avion boche passer à ras de chez le père Pannetier (La Farinière). On a vu qu'un avion était tombé à cause des flammes mais on était de l'autre côté par rapport à Bernard Clairet. Pour ce qui est du parachute qui aurait été enterré, je n'ai pas entendu parler de cet épisode.



Le 24 octobre 2014 Bernard Clairet accompagne Vincent Orrière aux Mottais à Blandouet. Victor Bordère, au 1^{er} plan, poursuit son enquête

Georges Guittet, Chemiré-en-Charnie (72)

Voir aussi le témoignage de Georges Guittet (et non Letourneur) recueilli en juin 2008 par J. C. Dorizon dans le PBI 9, p.18, 19 *L'avion tombé à Beausoleil en 1944* (Il s'agit bien de Georges Guittet Letourneur!)



Report 90th ID 359th IR 8 Aout 1944 Lt Dit Les Mottais Blandouet

. /... puis Viviers,

Madame Réauté Josiane
Directrice de l'école publique
61 rue de l'Union
53270 Torcé-Viviers

Monsieur,
Une association, Mayenne WW2, entretient le souvenir des soldats américains qui sont passés sur notre territoire durant la guerre. Ses membres se sont adressés à moi car ils sont à la recherche du parachute du lieutenant William Bank tombé sur notre commune. Celui-ci aurait été enterré par des habitants de Viviers. Une première information le disait enterré au cimetière de Viviers ; mais une ancienne secrétaire de mairie de Viviers encore en vie à ce jour prétend que c'est à la mairie de Viviers et pas au cimetière ; or l'ancienne mairie de Viviers c'est notre maison actuelle. Malheureusement je ne dispose d'aucune information concernant ce fait. J'ai contacté Monsieur Louis Cosson qui ne se souvenant de rien à fait appel à Monsieur Claude Mortier. Celui-ci a en effet parlé d'un parachutiste conduit par votre père Monsieur Romain Richet (que nous avons bien connu mon mari Dominique et moi-même) du côté de La Valette ou la croix Bourges. Peut-être avez-vous entendu parler de cette histoire et le cas échéant accepteriez-vous de m'en faire part afin que je transmette ces informations à l'Association WW2.

En espérant que ma demande retiendra votre attention et avec mes remerciements par avance, recevez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Fait à Torcé-Viviers en Charnie le 11 novembre 2014

En réponse à votre lettre du 11 novembre 2014

En effet mon père, Romain Richet, travaillant aux Ponts et chaussées à cet endroit a récupéré l'aviateur William Banks tombé de son avion après un combat dans la forêt, près du château de St Nicolas à Viviers où résidaient des Allemands. Avec l'aide de voisins, ils l'ont habillé en civil et mon père tout seul l'a emmené à travers la campagne à la ferme de la Valette chez M. Choynet où il a reçu les soins d'un médecin de sainte-Suzanne. Il a été hébergé pendant quelques jours avant que les gens du FFI viennent le chercher pour repartir au combat. Pour ce qui concerne le parachute, il est resté sur place accroché dans un arbre. Qui l'a récupéré après, je n'en sais rien, je ne peux vous enseigner sur ce sujet. Recevez Madame, l'expression de ma considération distinguée.

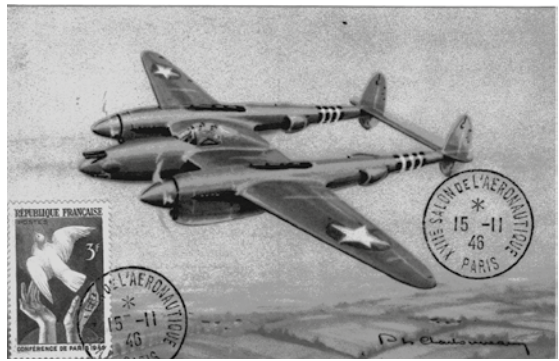
Richet Romain, 11, rue de la roche plate 91150 Etampes

Les gens du FFI vinrent le chercher pour repartir au combat
Pour ce qui concerne le parachute il est resté sur place
accroché dans un arbre. Qui l'a récupéré après je n'en sais
rien, je ne peux vous renseigner sur ce sujet.
Recevez Madame l'expression de ma considération
distinguée



Le cimetière de Viviers où un moment on a pensé que le parachute avait enterré

Le Lightning, P. 38 est l'appareil utilisé par Banks et Patton. Constructeur Lockheed, type P.38, env. 15 m. 85, long. 11 m. 53, vit 700 km., poids 8.200 kg., 2 moteurs Allison, puiss. 1.600 CV, 4 mitrailleuses, 1 canon, bombes 1.000kg., monoplace, plafond 10.000 m



Les aviateurs américains de Sainte-Suzanne en juillet-août 1944

Depuis longtemps on a cru que l'aviateur américain qui a assisté à la libération de Sainte-Suzanne le 6 août 1944 était le Lieutenant William Henry Banks dont l'avion s'était écrasé à Beausoleil le 27 juillet. Pourtant des documents dans les archives de l'armée de l'air des USA ont révélé que Banks était déjà parti de Sainte-Suzanne lors de l'arrivée des Américains dans la ville et que c'était un autre aviateur, le Lieutenant James Jim Robinson, qui a participé à la Libération.

Descendu en parachute de son avion endommagé près de Beausoleil, Banks a été reçu à Sainte-Suzanne par le docteur Lenormand qui a proposé d'organiser son évacuation vers l'Angleterre par la Résistance. Mais Banks ne voulait pas patienter ; il a préféré se mettre en route pour l'Angleterre tout de suite en passant par l'Espagne. Le Docteur Lenormand lui a donc fourni des vêtements civils, un vélo et 5000 francs et le 30 juillet, Banks est parti pour Sablé et ensuite pour Tours. Il s'est trouvé enfin à Poitiers où il a pris contact avec la Résistance. On l'a ramené en voiture à un village près de Confolens et le 10 août il est parti en avion pour l'Angleterre.

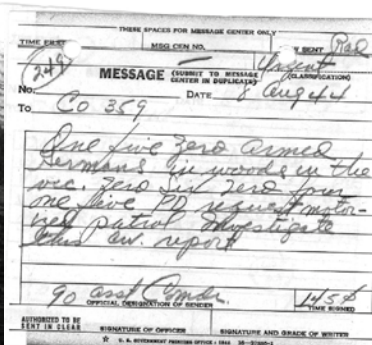
Le 24 juillet, l'autre aviateur se trouvait en mission au sud de Caen quand son avion a été abattu par la DCA allemande. Il est descendu en parachute et une fois atterri il a rencontré des agriculteurs qui lui ont indiqué qu'il se trouvait à mi-distance entre Flers et Falaise. Ils lui ont conseillé de se rendre au Mans et Robinson est parti à pied vers Alençon. Là on l'a prévenu qu'il y avait trop d'Allemands sur la route du Mans et il a donc décidé de tourner vers l'ouest. Toujours à pied, il est passé par Fresnay et Sillé-le-Guillaume avant de se trouver à Chemiré où il a pris contact avec des Résistants. On l'a transporté en charrette à Neuville et ensuite à Saint-Denis d'Orques. Il avait toujours l'intention d'aller au Mans, mais il a reçu une lettre en anglais du Docteur Lenormand qui lui a suggéré qu'il vienne attendre l'arrivée des Américains à Sainte-Suzanne. Robinson est arrivé chez le Docteur le 5 août et le lendemain soir les premiers soldats Américains sont arrivés de Montsûrs. Robinson a participé brièvement à la défense de la ville avant de partir le 7 août pour Bayeux et puis l'Angleterre.



James Jim Robinson à la une du Register du 24 août 2014



La Belle-Noë



Report 90th ID 359th IR 8 Aout 1944 envoi de patrouille region de la Belle Noë St Denis d'orque

Il a donc décidé de tourner vers l'ouest. Toujours à pied, il est passé par Fresnay et Sillé-le-Guillaume avant de se trouver à Chemiré où il a pris contact avec des Résistants. On l'a transporté en charrette à Neuville et ensuite à Saint-Denis d'Orques. Il avait toujours l'intention d'aller au Mans, mais il a reçu une lettre en anglais du Docteur Lenormand qui lui a suggéré qu'il vienne attendre l'arrivée des Américains à Sainte-Suzanne. Robinson est arrivé chez le Docteur le 5 août et le lendemain soir les premiers soldats Américains sont arrivés de Montsûrs. Robinson a participé brièvement à la défense de la ville avant de partir le 7 août pour Bayeux et puis l'Angleterre.

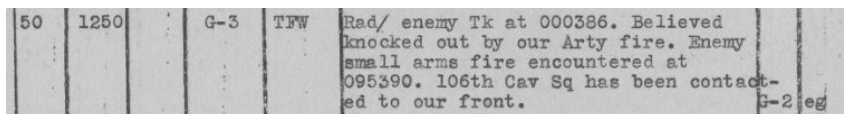
Robert Marshall, Sainte-Suzanne (53)

Derniers développements

./... jusqu'à Saint-Denis d'Orques

Concernant le Lt. Robinson, effectivement je connais bien l'histoire puisque c'est moi-même qui ai effectué les recherches côté américain et Fabrice Avoie, côté de la famille Morlière à Saint-Denis-d'Orques. Je vous joins un article fait par une journaliste américaine sur nos recherches, ainsi qu'une photo de Robinson, de sa tenue civile donnée par le Dr. Lenormand en 1944 pour qu'il se cache. J'ai retrouvé il y a quelques mois le fils de Robinson et nous échangeons régulièrement. La famille Robinson doit venir à Sainte-Suzanne l'année prochaine.

Le pilote à tout d'abord été caché par la famille Molière au Pâtis du Chat à Saint-Denis-d'Orques puis par le Dr. Lenormand à Sainte-Suzanne. Nous avons inauguré une plaque en juin dernier pour rappeler

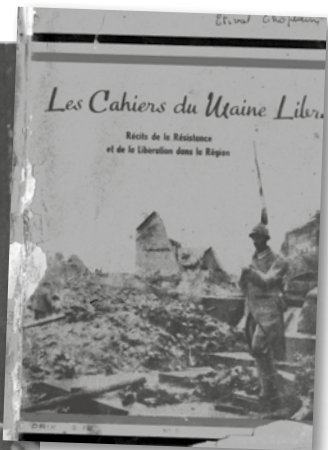


Tirs allemands Lieu dit La Lune Saint-Denis d'Orques-Joué en Charnie 106th Cav. gp



Widower Andre Moliere is photographed with his children William, Renee and Andree years before World War II began. William was 10 when he meets James Robinson.

Famille Molière dans le journal américain Portage daily Register du 24 août 2104



Cahiers du Maine libre

ce fait ainsi que celui de Banks. Et effectivement c'est en faisant cette recherche que j'ai pu déterminer que ce n'était pas Banks mais Robinson qui a combattu avec une arme de poing pour la libération de Sainte-Suzanne les 6 et 7 août 1944. Plusieurs rapports d'officier de la 90th Infantry Division font mention d'un pilote américain à leur côté. Il semblerait qu'il soit allé au moins jusqu'à Neuville-en-Charnie car il y aurait été vu sur un char dans ce village (à vérifier). En tous cas encore merci pour tout et les recherches continuent, avec à chaque fois de nombreuses surprises !!

Vincent Orrière



Les pales d'hélices situées sur la commune de Saint-Denis-d'Orques, à l'Emerillonnière sont celle du P-38 du lieutenant Patton



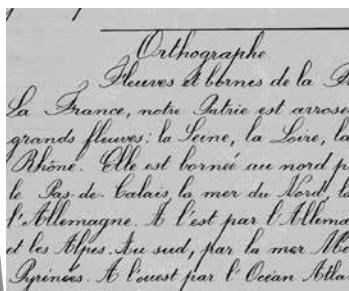
Victor Fourmond 80 ans en 1946 ou 47 en train d'enlever le plard à l'entrée du chemin près des Basses Coulées à Blandouet

La Plardière

Je poursuis mes recherches entamées en 2005 (voir PBI n°3 juin 2005 pp. 12 et 13) sur ma ferme de La Flardière. Ce nom était connu sur des vieux registres et toujours sur le relevé parcellaire de la MSA., mais en 1835 le propriétaire de la forêt demandait l'autorisation d'abattre des hectares de forêt qui depuis ont été exploités en terres agricoles. Est-ce pour cette raison que le lieu-dit était appelé autrefois La Plardière ? Le mot plard n'est pas reconnu dans les dictionnaires ni Wikipedia mais localement il signifie les écorces des arbres enlevées par les écorceurs et destinées aux tanneries.

Judith Davis, Blandouet

Petites gens, grandes figures



Cahier journalier Durand François cours moyen

François Durand

Une page de cahier journalier avec une écriture à la plume, chacun de nous en a vu, en a peut-être même au fond d'un tiroir, mais la date du jour où François Durand a écrit celle-ci, la Patrie qu'il évoque donnent à la sienne une actualité émouvante. Treize années plus tard la Grande Guerre éclatait. Quel âge avait alors ce jeune de Chemiré ? Est-il parti au front ? Quand et comment en est-il revenu et quelle été sa vie après ? Nous essaierons d'apporter les réponses.

François Durand, carnet journalier, document transmis par Serge Grandin, Chemiré-en-Charnie

... à nous le Souvenir

Mais des camarades de classe de François, des copains de son village, eux, ne sont pas revenus. Il en a été de même dans tous les villages de la Charnie, les Monuments aux Morts qui s'élèvent, sur les places de nos villages, dans les églises ou dans les cimetières en témoignent. Occasion de rappeler le merveilleux travail fait par Florence Dorizon dans les premiers numéros du petit Babillard illustré pour la rubrique ... à nous le Souvenir. Elle y a retracé la vie d'enfants de Blandouet Morts pour la France et a décrit et résumé sa démarche dans le numéro 8 (les grandes étapes de la vie, pp. 19-20) qu'elle a illustrée avec le soldat Marcel Fernand Leroy. Tout y est pour que la mémoire des Poilus continue de vivre grâce à vous.



Neuville en Charnie



Saint-Denis d'Orques



Saint-Léger-en Charnie



Torcé-Viviers-en Charnie

La rubrique-à-brac !!!

Des liens... pour aller plus loin !

Une : pour une Charnie durable

<http://centenaire.org/fr/la-grande-collecte>
<http://www.lagrandecollecte.fr/>

Edito : le village miniature de Courtiliers

Existe-t-il toujours ?

http://www.geocaching.com/geocache/GC3BX0A_le-petit-village-de-courtiliers?guid=5fe97006-8463-4c99-abc4-34c46dc17951

Les actus

Rencontre avec la presse

Quand un grand quotidien rencontre un petit semestriel

<http://www.ouest-france.fr/un-magazine-sur-lhistoire-de-la-charnie-2718966>

Le thème du prochain petit babillard illustré : Mon premier boulot

<http://forumlemondelemans.univ-lemans.fr/fr/vie-de-l-association/presentaion-du-forum.html>

Du côté des Ateliers

Le bonheur n'était pas dans le prêt

<http://www.filmsdocumentaires.com/films/2975-les-fils-de-la-terre>

http://www.m6.fr/emission-l_amour_est_dans_le_pre/

La Charnie libérée, derniers développements

http://www.wiscnews.com/baraboonewsrepublic/news/local/article_4646fd69-900e-51f2-8c50-65d2207fb155.html

Dossier

On allait chercher de la guinche dans la forêt

<http://www.taudeetbellebranche.com/sentier/histoire/histforet.html>

<http://daniellenoir.cg53.over-blog.com/article-environnement-la-corniche-de-pail-mise-a-nu-45816958.html>

Le traînier

<http://www.crisco.unicaen.fr/des/synonymes/tra%C3%AEnier>

Les conkers

<http://resources.woodlands-junior.kent.sch.uk/customs/conkers.html>

De ferme en ferme : La Plardière

<http://www.ac-caen.fr/ia61/ress/portail/culture/public/HISTOIRE/Les-anciens-metiers-de-la-foret.pdf>

Petites gens, grandes figures

<http://ateliersdelacharnie.free.fr/activite/journal/pbi8.pdf>

... à nous le Souvenir

<http://pierresdememoire.fr>

La rubrique-à-brac

<http://www.museeecoie-laval53.fr/2Accueil.html>

Jeux buissonniers

C'est au printemps, au moment où la sève remonte dans le bois, que les écoliers trouvaient le plus d'occasions de « musiquer » en allant chercher les vaches au pré ou sur le chemin de l'école.

L'outillage était rudimentaire : un bon couteau de poche faisait l'affaire ! Les matériaux naturels étaient abondants et gratuits : feuille de lilas, feuille de lierre poussée sur une émousse, tiges de pissenlit, branche de coudre, de frêne, de châtaignier, de sureau .

L'été, on fabriquait des clarinettes en paille de seigle, folle-avoine, ou en tige de frénelle. Le sureau se transformait en canne pétouère ou canne gilouère. Les pipoirs imitaient les oiseaux. On installait de petits moulins à eau sur le ruisseau.

À l'automne, on faisait siffler les noisettes et les cupules de gland, et résonner les claques-bois en hêtre.

L'hiver, à la veillée, tout en racontant des histoires de houbilles, on faisait ronfler les diables et on accompagnait les chansons d'un mirliton improvisé avec une pelure d'oignon ou du papier de soie gardé précieusement.

Ainsi chaque saison avait ses « bruits », sa musique particulière qui se mêlait au vent, au chant des oiseaux, aux cris des bêtes, au frémissement des feuilles, au clapotis du ruisseau.

Emousse : arbre taillé de manière à former une touffe (chêne, châtaignier, saule)

Coudre : coudrier ou noisetier sauvage

Frénelle : herce (variété d'ombellifère)

Pipoir : appeau

Houaille : personne déguisée en fantôme pour effrayer les gens

*Un simple geste pour aller plus loin,
ENSEMBLE !*

*Vous avez aimé ce numéro,
alors **OFFREZ-LE**
abonnez votre famille, vos amis
ÉCRIVEZ-NOUS*



***et bonne et heureuse année,
avec la Charnie au cœur !***